

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

UN ROMAN HISTORIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

SUITE

La fille du roi de Médie, rendue enfin au plein exercice de sa volonté, quitte la ville de Cumes & prend la route d'Ecbatane, où Cyaxare a transporté sa résidence. Jamais princesse n'eut une escorte comparable à la sienne : c'est une armée entière, vingt fois victorieuse. A la tête de cette armée, le plus accompli des héros ; autour de ce héros, un nombreux état-major de rois, de princes, de fameux capitaines, brillants satellites de l'astre principal. Le trajet est long, mais s'ennuie-t-on en bonne compagnie ? Divers incidents viennent d'ailleurs en rompre l'uniformité.

Tous, à la vérité, ne sont pas faits pour plaire également aux voyageurs. Voici d'abord le roi d'Assyrie qui reparait : délivré de sa captivité en Bithynie, grâce au brave officier que Cyrus a envoyé à son aide, il accourt, altéré du sang de ce rival si secourable. Mandane est libre ; aux termes de leurs conventions, il a reconquis le droit de la lui disputer le fer à la main. Quel nuage importun dans ce ciel d'azur ! Cyrus tâche de calmer l'impétueux Labynit. C'est seulement après avoir remis la princesse de Cappadoce sous l'égide paternelle qu'il pourra dégager sa parole ; jusqu'alors il ne s'appartient pas. L'impatient Assyrien ne veut admettre aucun délai ; mais, blessé dangereusement dans un autre combat singulier, qui lui survient à propos pour le distraire, il est obligé de laisser momentanément Cyrus en repos.

La belle Mandane ignore le péril qui menace son bonheur, & ne voit autour d'elle que des sourires. Cependant le hasard amène sur son passage un autre de ses audacieux soupirants, le roi de Pont, guéri de ses blessures, plus malade que jamais de sa passion & de ses remords ; mais il s'est dérobé avec soin aux yeux de la princesse. Des tablettes, trouvées dans un site curieux visité par elle, ont seules révélé son voisinage à l'heureuse Mandane, qui, exempte maintenant de toute crainte, ne ressent plus pour ce misérable prince qu'une généreuse pitié. Elle ne peut, d'ailleurs, lui accorder beaucoup d'attention ; les soins galants de son illustre fiancé, qui sèment sa route de mille surprises agréables pour elle comme pour l'histoire, ne lui en laissent pas le loisir. C'est ainsi que, du haut d'un balcon, où le grand Cyrus la conduit à cet effet, la princesse voit un jour défiler sous ses yeux les quarante mille Juifs retournant dans leur pays, avec les vases sacrés retrouvés à Babylone. Nous ne voudrions même pas jurer que ce ne fût uniquement à la considération de l'adorable Mandane que le vainqueur de l'Euphrate ait rendu son célèbre édit en faveur des malheureux restes de Judas ; détails intéressants que le *Livre d'Esdras* a le tort de ne pas nous donner. C'est dommage que Labynit ou Balthasar ait eu si mauvaise chance dans son récent duel ; sans cela, le dernier descendant de Nabuchodonosor assisterait probablement aussi à cette revue

des Juifs, & ne pourrait manquer d'y prendre infiniment de plaisir.

Ce prince querelleur, non moins robuste que son confrère le roi de Pont, se rétablit assez promptement; néanmoins, le bruit de sa mort circule dans le public, & Cyrus lui-même contribue à le propager. Ce n'est qu'une feinte, destinée à tenir en pleine sécurité l'esprit de la belle Mandane, & à couvrir le mystère de la rencontre mortelle qui va enfin avoir lieu entre son loyal chevalier & son ancien ravisseur. En effet, à peine le roi d'Assyrie peut-il soutenir le poids d'une armure qu'il renouvelle ses instances auprès de Cyrus; & Cyrus, impatient à son tour, finit par consentir, sans différer davantage, à se mesurer avec lui. Le moment est favorable; un débordement du fleuve Halys arrête les voyageurs. Rendez-vous est pris par les deux rivaux dans un endroit isolé, près d'un vieux château en ruines. Ils s'y rendront aux premiers rayons du jour; le combat sera sans témoins & ne se terminera que par la mort de l'un ou de l'autre.

Le roi d'Assyrie peut dormir tranquille, il ne risque que sa personne; mais Cyrus a bien des mesures à prendre. A qui, en cas de malheur, transmettre la conduite de son armée, les pouvoirs sans limites qu'il tient de Cyaxare, & le soin de veiller à la sûreté de la princesse jusqu'au terme de son voyage?

Pour remplir cette dernière mission, il ne voit qu'un homme qui lui inspire toute confiance : c'est le libérateur même de Mandane, celui qui, au péril de sa vie, l'a tirée du château de Cumes & des mains du roi de Pont; c'est le vaillant Anaxaris. On continue d'ignorer d'où il vient & ce qu'il est; mais ce sont là des détails trop mesquins pour mériter attention; ce qu'il a fait lui sert de caution suffisante. Cyrus ne révèle qu'à lui le secret de son prochain duel, & le charge de soustraire à tout danger sa belle fiancée, à laquelle il délègue en même temps son autorité souveraine dans les provinces & sur l'armée. Il remet entre les mains d'Anaxaris les tablettes où sont inscrites ces dispositions suprêmes; elles lui serviront au besoin de lettres de créance auprès de Mandane. De si graves préoccupations n'empêchent pas le grand Cyrus de faire acte de présence, le soir même, avec un front serein & une apparente liberté d'esprit, dans le salon que la princesse & les dames qui l'entourent animent de leur gracieux enjouement.

Dès l'aube, les deux antagonistes sont sur le terrain. Le duel commence & se poursuit avec une égale valeur de part & d'autre, plus calme chez Cyrus, plus aveugle chez l'Assyrien. Tout annonce que la victoire doit rester au premier. Déjà son adversaire s'est trouvé deux fois, par accident, à sa merci, & Cyrus ramassant l'épée que la main du furibond Labynt a laissée tomber, vient courtoisement de la lui rendre, quand un homme apparaît au loin & accourt en poussant de grands

cris. Le combat demeure suspendu; l'homme, c'est Féraulas. Haletant, effaré, il apporte une nouvelle imprévue, une nouvelle incroyable : Mandane n'est plus au camp; Mandane est enlevée!

Tandis que coups du poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit....

Par respect pour l'incomparable princesse, nous n'achevons pas le vers, & nous lui demandons même pardon si, plus vivement encore que dans ses précédentes dispositions, cette fable de la Fontaine, connue de tout le monde, nous revient à la mémoire.

Mais le larron, quel est-il?

O déception! ô trahison! Anaxaris; oui, Anaxaris en personne. A qui se fier désormais?

Ce n'est pas tout; il faut que Cyrus se hâte. L'armée le croit mort; le désordre & la confusion y sont à leur comble.

Ainsi se termine la huitième partie du roman. L'auteur, on en conviendra, n'aurait rien à apprendre de nos modernes faiseurs de feuilletons, sur l'art de tenir en haleine la curiosité du lecteur. Suivons l'impulsion qu'il nous donne, & passons sans retard au neuvième tome.

Les deux champions rengainent leur épée, & remettent encore une fois à de meilleurs temps la fin de la sanglante partie dont on vient de leur dérober l'inappréciable enjeu. Pour le moment, ils ont autre chose à penser.

La présence de Cyrus ramène l'ordre dans le camp, mais n'y ramène pas Mandane. C'est à la pointe du jour que, tout en larmes, & néanmoins de son plein gré, elle l'a quitté, sous la conduite d'Anaxaris, avec Martésie & une autre suivante, explorées comme elle. Cette douleur, ce départ matinal & volontaire, comment les expliquer?

Rien de plus simple. Anaxaris s'est présenté devant la princesse, porteur des tablettes de Cyrus, & lui annonçant comme un fait accompli la mort du héros, l'a persuadée de fuir sous sa protection & sans perdre un moment, l'Assyrien victorieux. Ainsi, pour la troisième fois, Mandane, malgré tout son esprit, laisse surprendre sa bonne foi par un traître. Elle devrait cependant, en matière d'enlèvement, avoir acquis quelque expérience. Il faut croire que l'idée seule de la mort de Cyrus a suffi pour lui faire perdre la tête; sans quoi, elle pourrait aussi réfléchir, ce nous semble, que, maîtresse absolue du pouvoir souverain, entourée d'une puissante armée, prête à lui obéir, elle a peu de chose à craindre de ce roi d'Assyrie, sans État, sans troupes, sans partisans, réduit pour toute force à sa seule personne; mais la peur ne raisonne pas.

Féraulas tient ces détails intimes de l'une des femmes de Mandane, restées au camp. D'autre part, un guerrier scythe, que des circonstances inutiles à rapporter, y ont naguère amené, a re-

connu le faux Anaxaris. Anaxaris n'est autre que le prince Aryante, frère cadet de la reine des Massagètes. Brouillé avec sa sœur, à propos d'un royaume qu'il réclame comme son lot dans l'héritage de leurs pères & qu'elle lui détient injustement, il était allé, sous un nom supposé, chercher au loin des occasions de combats & de gloire à la suite de Cyrus. La vue de la belle Mandane dans la citadelle de Cumes a produit sur lui l'effet habituel, & s'il a si vaillamment travaillé à la délivrance de l'admirable princesse, c'était bien avec le dessein d'en profiter pour son propre compte.

Cyrus organise quatre détachements, qu'il lance de divers côtés sur la trace des fugitifs. Lui-même en commande un; le roi d'Assyrie en commande un autre. Ce prince enfile par hasard la bonne route, & emporté par sa fougue ordinaire, atteint au galop le petit corps de troupes qu'un officier de l'armée, complice d'Aryante, a mis avec lui-même à la disposition de ce dernier. Un combat furieux s'engage sous les yeux de la belle Mandane, qui, toujours trompée, & ne redoutant pas de plus grand malheur que celui de retomber au pouvoir du roi d'Assyrie, forme des vœux ardents pour la victoire de ses ravisseurs actuels. Ces vœux sont exaucés. Tandis qu'une poignée de ses compagnons lutte encore, le roi d'Assyrie, criblé de blessures mortelles, inondé de sang, se traîne aux genoux de celle qu'il a tant offensée. Elle le repousse avec horreur; mais ayant appris de sa bouche toute la vérité, Mandane, trop heureuse d'être assurée que Cyrus existe, s'adoucit, accorde au mourant le pardon qu'il implore *in extremis* pour ses torts passés, & donne des larmes à son sort. L'oracle babylonien est accompli; les beaux yeux de la princesse de Cappadoce se sont attendris pour lui. Il avait espéré sans doute que ce serait d'une autre manière; mais il faut se contenter de ce qu'on peut avoir, & c'est avec joie qu'il exhale le dernier soupir aux pieds de la miséricordieuse beauté, momentanément transformée en cœur de charité.

Un si rapide récit ne rend que très-imparfaitement cette scène, l'une des plus importantes du roman, & qui, malgré la prolixité des discours, ne manque pas d'un certain intérêt.

Aryante, sans laisser à la princesse, qui maintenant le connaît & le déteste, le temps de réfléchir sur le trépas dont elle vient d'être témoin, se hâte de l'emmener, en dépit de sa résistance, au port le plus voisin, l'embarque, & brûle le peu de vaisseaux qui s'y trouvent, suivant en cela l'exemple précédemment donné, sur une plus grande échelle, par le prince Mazare. Les enlèvements se suivent & se ressemblent.

Pendant que la mer Noire roule pour la troisième ou quatrième fois sur ses flots les destinées de l'incomparable Mandane, Cyrus arrive sur le lieu du combat; il voit les morts & les blessés qui le jonchent, & parmi eux, le corps de son ancien rival. Ému d'une noble compassion, il fait

rendre au défunt Labynit les honneurs funèbres, & l'envoie reposer à Babylone, dans le tombeau des rois. Ce soin pieux ne l'arrête pas longtemps; il faut chercher, il faut retrouver Mandane.

Le prince Aryante l'a conduite en Colchide, & de là chez les Massagètes. Le frère & la sœur se sont réconciliés, leurs passions respectives du moment ayant un intérêt commun. Aryante renonce au royaume qu'il revendiquait, sous la condition que Thomiris lui gardera Mandane & ne la rendra jamais à Cyrus. Je vous laisse à penser si la rancunière amazone prend cet engagement de bon cœur! Elle reçoit néanmoins avec honneur aux tentes royales la fille de Cyaxare, mais la tient sous bonne garde.

Mandane trouve à la cour de Thomiris toute une réunion de belles princesses ou d'aimables dames, blanches colombes, enlevées comme elle par de voraces éperviers, qui semblent s'être donné le mot pour venir déposer leur proie au même lieu. C'est là, entre autres, que le prince Phraate, d'Arménie, a transporté l'intéressante Araminte, en qui elle a cru un moment voir une rivale, & dont elle ne tarde pas à faire une amie intime. Cette agréable société l'aide un peu à supporter les ennuis de sa quatrième captivité, en attendant l'heure de sa quatrième délivrance, à laquelle Cyrus doit assurément être déjà en train de travailler.

Cyrus, en effet, ne s'endort pas. Il n'a pu poursuivre sur mer le rusé Aryante, mais toutes les forces de l'empire de Cyaxare sont sur pied. Il marche de nouveau à leur tête pour recouvrer son illustre fiancée. Que de sang va encore couler pour l'amour de l'adorable princesse! Car toute négociation pacifique a échoué auprès de Thomiris, bien que Cyrus y eût employé un ambassadeur fait pour plaire à la sauvage reine, si elle était pourvue du moindre grain d'amour-propre national. C'est le sage Anacharsis, honneur de la Scythie, tout fraîchement débarqué d'Athènes dans ces parages, avec quelques savants grecs, dont la conversation apporte à son tour, dans le camp de Cyrus, une diversion extrêmement opportune aux apprêts de la guerre. Cette guerre, il faut pourtant l'entamer. On l'entame donc, & l'Araxe est franchi.

Un personnage important, mais devenu désormais inutile, disparaît ici de notre histoire, & va rejoindre le roi d'Assyrie. Le roi de Pont, après avoir balancé quelque temps s'il ira se joindre à Cyrus ou à ses ennemis, prend ce dernier parti, quoique toujours avec le même remords de son ingratitude envers le magnanime Artamène, & de ses blâmes procédés envers la divine princesse de Cappadoce. Il se rend donc chez les Massagètes. Là, se souvenant tout à coup qu'il est non-seulement l'admirateur de la belle Mandane, mais le frère de la belle Araminte, il provoque Phraate en duel. Les deux adversaires s'entre-tuent; le roi de Pont, près d'expirer à la suite de ses blessures, écrit à Cyrus une lettre pleine de repentir,

& lui recommande sa sœur; legs pieux qui était accepté d'avance.

Le roman marche en droite ligne vers sa fin, cela se voit; le terrain se déblaye. Des quatre ravisseurs de la princesse de Cappadoce, trois sont mis hors de cause, car Mazare, quoique toujours vivant, & par conséquent toujours épris, n'est plus qu'un mort aussi, à ce point de vue, tant la vertu & la générosité ont ressaisi d'empire sur son âme un moment égarée. Nous n'avons plus à compter qu'avec le quatrième, mais ce compte-là ne sera pas le moins difficile à régler.

Les combats ont commencé. Dans une sanglante escarmouche, où Cyrus court les plus grands dangers, il se trouve en présence de Thomiris, qui commande ses soldats en personne, & qui l'assaille avec fureur. Quant à lui, il retient ses coups, ne voulant à aucun prix frapper une femme, & préfère se retirer. Il pourrait se dire que la femme qui se fait homme perd tous ses droits au respect & aux ménagements dus au sexe le plus faible par le sexe le plus fort; mais Cyrus porte, nous le savons, jusqu'à ses dernières limites, l'esprit chevaleresque.

Dans cette entrevue à main armée, l'amazone lui a cependant offert de remettre Mandane en liberté, mais à une condition inacceptable : c'est que Cyrus même viendrait prendre la place de la belle captive. La guerre continue donc.

Une grande bataille se livre, Cyrus remporte la victoire; & le fils même de la reine, jeune homme de quinze ans, espoir de sa mère & de sa patrie, reste au nombre des prisonniers faits sur les Massagètes. Les soldats l'ont garrotté comme un vil esclave. Cyrus l'apprend, accourt, le délivre de ces liens humiliants; mais le fier adolescent, sourd aux paroles consolantes du vainqueur, refuse de survivre à son affront, & se donne la mort.

Cyrus, au milieu de son succès, est pris pour Mandane des plus vives appréhensions. Ce n'est pas sans motifs. Vainement essaie-t-il d'adoucir les fureurs de Thomiris par l'éclat des honneurs funèbres rendus au jeune Spargapse, dont il lui renvoie la dépouille mortelle sous l'escorte du sage Anacharsis. Dans l'âme de l'intraitable amazone, le désespoir maternel porte jusqu'au délire la soif de vengeance qui déjà la dévorait. Ni l'éloquence d'Anacharsis ni l'intercession d'Aryante ne peuvent l'apaiser. Un arrêt implacable sort de sa bouche : Avant trois jours, Cyrus en personne se remettra entre ses mains, ou ce même cercueil qui vient d'apporter au camp des Massagètes le corps de leur prince, emportera au camp des Mèdes celui de Mandane.

C'est sur cette alternative terrible que se clôt la neuvième partie du roman.

Depuis que la première avait paru, plusieurs années s'étaient écoulées, & certes le grand Cyrus pouvait tirer quelque gloire d'avoir dans cet intervalle occupé la cour, la ville et la province de ses aventures, non moins que les événements publics.

Tandis que les divers tomes du roman se succédaient les uns aux autres, la guerre civile avait traversé les vicissitudes que l'on connaît; au moment où la dixième vit le jour, une amnistie générale venait d'éteindre les dernières ébullitions de la fièvre politique. Dans cette situation, un personnage d'aussi grande conséquence que Georges Scudéry ne pouvait se dispenser d'intervenir, & une dédicace nouvelle, placée en tête de cette dixième partie, nous arrête une fois encore en face de la belle madame de Longueville et du gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde. Le temps ni les circonstances n'ont rien changé à son style :

« Cyrus veut finir par où il a commencé, & vous
» rendre ses derniers devoirs, comme il vous a
» rendu ses premiers hommages. Votre Altesse
» sait que dans la plus grande chaleur de la guerre,
» durant la plus aigre animosité des parties, l'on a
» toujours vu vos chiffres, vos armes, votre nom,
» vos livrées, & des inscriptions à votre gloire sur
» ses drapeaux... Après avoir passé à travers des
» armées royales pour s'acquitter de ce qu'il vous
» devait, il n'a garde d'être moins exact en un
» temps où l'on ne peut plus l'arrêter sans violer
» le droit des gens, aussi bien que l'amnistie.

«... Si vous honorer & estre libre estoient des
» choses incompatibles, ce seroit de la Bastille que
» je vous dirois que je suis et veux toujours estre,

» Madame,
» de Votre Altesse, le très-humble, très-obéissant,
» & très-passionné serviteur. »

Si Scudéry n'était pas l'auteur du roman, on ne peut au moins nier qu'il n'eût avec ses plus illustres personnages, par la générosité des sentiments, une ressemblance d'étroite parenté. Cette inébranlable fidélité envers la reine du parti vaincu, fidélité qui ne reculerait pas même devant la Bastille, est là pour l'attester. Artamène, en pareil cas ne dirait & ne ferait pas mieux. Après avoir franchi comme un majestueux vestibule, cette seconde épître dédicatoire, nous voici tout préparés à retrouver nos héros plus grands, plus magnanimes que jamais, au milieu des scènes émouvantes de cette dernière et décisive période de leur histoire.

Et d'abord, dans la perplexité où le jette la féroce menace de Thomiris, que va résoudre Cyrus? Certes, sa liberté, son sang, sa vie, il est prêt à tout donner pour sauver Mandane, mais par ce sacrifice, la sauverait-il? y gagnerait-il autre chose que de se mettre hors d'état de la secourir? Un message d'Aryante même, d'accord avec ses propres réflexions, le dissuade d'y consentir. Par le conseil d'Anacharsis, il tâche de gagner du temps. La reine barbare se calme un peu; on négocie. Cyrus en profite pour proposer à Aryante de vider leur querelle en champ clos; Aryante refuse. Comme les précédents ravisseurs de l'illustre Mandane, le prince scythe reconnaît qu'il est un grand criminel, mais il est bien décidé à mourir dans

l'impénitence finale. D'ailleurs, en vain tenterait-il maintenant, avec la meilleure volonté du monde, d'arracher la noble captive aux griffes de Thomiris. Tout ce qu'il peut faire, & à grand'peine, est de protéger sa vie.

Les hostilités se raniment; Cyrus s'empare de défilés importants gardés par l'ennemi, & pour mettre son armée à l'abri des surprises, juge nécessaire de détruire par le feu les bois qui couvrent de toutes parts ces gorges périlleuses. L'incendie les dévore rapidement, à l'aide d'une invention nouvelle, mise par son auteur, ingénieur des plus habiles, à la disposition du prudent général. Ce passage mérite, de notre part, une attention particulière.

«... Cyrus voulut voir une expérience de cette composition merveilleuse, dont la matière principale estoit du limon d'un lac qui est en Comagène..., & qui, étant fort gluant, s'attachoit inséparablement à tout ce qu'il touchoit; & avoit en lui une telle disposition à s'embraser & à consumer le corps où il estoit attaché, qu'une simple étincelle pouvoit faire un grand embrasement. Cet embrasement estoit même d'autant plus dangereux, que l'eau n'esteignoit pas cette espèce de feu; n'y ayant point d'autre invention pour l'éteindre que de jeter beaucoup de terre au dessus. Aussi cet ingénieur assurait-il à Cyrus d'en avoir fait des prodiges, se vantant même de savoir tirer un certain extrait du limon de ce lac, qui s'appeloit *maltha*, qui avoit la même force de cette dangereuse composition dont Médée se servoit autrefois pour faire mourir Créüse. Mais comme il savoit bien que Cyrus n'estoit pas capable de songer à une vengeance lâche, il n'exagéra que l'invention qu'il avoit de pouvoir facilement embraser une forêt... »

On sait que la variété de bitume auquel les minéralogistes donnent le nom de *maltha*, ne diffère guère que par un plus grand degré de viscosité du *pétrole*, avec lequel notre auteur pourrait bien ici le confondre. L'imagination de mademoiselle de Scudéry avait-elle puisé l'idée de cette recette incendiaire dans la découverte récente de ce dangereux liquide en France (1), ou dans les vieux récits d'Hérodote? Cette dernière supposition, dont nous n'avons pas été à même de vérifier la justesse, paraît la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le détail ne manque pas d'intérêt. Ainsi donc, rien de nouveau sous le soleil, & nos modernes destructeurs n'ont rien inventé, pas même le *pétrole*.

Quant à la composition de Médée, l'ingénieur asiatique a bien jugé Cyrus.

«... Ce grand prince lui dit tout ce qu'il put pour l'exhorter à ne publier pas qu'il eust un si dangereux secret, de peur qu'on ne mist sa probité à une trop difficile épreuve. »

Ce sage conseil rappelle l'acte de Louis XV achetant le secret retrouvé du *feu grégeois*, mais pour l'ancêtre, & méritant par là, au point de vue de l'humanité, une mention honorable de l'histoire, si justement sévère d'ailleurs pour ce roi. Hélas! aujourd'hui, devant la recherche avide des moyens les plus efficaces d'extermination humaine qui exerce tant de savants esprits, si le *feu grégeois* se présentait de nouveau, avec quelle faveur ne serait-il pas accueilli!

Mais détournons nos yeux de nos présentes misères, & réfugions-nous parmi les héros de mademoiselle de Scudéry, dont les plus scélérats passeraient peut-être pour d'assez honnêtes gens, comparés à ceux de maint roman moderne.

Cyrus est au cœur du pays des Massagètes. Une bataille terrible s'engage; elle va décider du sort de Mandane; mais l'issue peut-elle en être douteuse? Cyrus peut-il être vaincu?

Il peut l'être, & il l'est. Tandis que toutes les tribus barbares qui vivent sous les lois de Thomiris réunissent leurs efforts pour vaincre, les soldats de Cyrus, contrairement à leur usage, n'ont apporté sur le champ de bataille qu'un courage incertain & un désordre inexplicable. Le grand prince y sauvegarde cependant sa réputation de valeur sans pareille; mais tout à coup le bruit de sa mort éclate, vole de rang en rang, & jette l'épouvante dans l'armée, dont il détermine la défaite. Tout se débande, tout fuit. Quelques groupes soutiennent encore çà & là des combats partiels; le reste regagne le camp & s'y rallie avec peine sous les ordres des chefs consternés. Les barbares se pressent en foule du côté où l'on a vu tomber Cyrus. Un capitaine, Gélon de nation, lui enlève ses armes brillantes, lui tranche la tête, & fier de ce sanglant trophée qu'il rapporte, planté sur sa lance, vient l'offrir en hommage à Thomiris. L'amazone, partagée entre les passions les plus contraires, y jette les yeux & les détourne soudain en frémissant. Pourtant, ce n'est point assez encore; il manquerait quelque chose à sa vengeance sans un complément qu'elle s'empresse d'y ajouter.

Par son ordre, l'affreux débris humain est porté devant la tente de Mandane. La tente s'ouvre; sur le seuil, on amène la princesse, ainsi que ses compagnes de captivité; & là, en leur présence, en présence de toute l'armée massagète, convoquée à cette fête, bien digne de la sauvage Scythie, trois fois la tête du héros est plongée dans une cuve pleine de sang, trois fois elle en est retirée & offerte en spectacle, au milieu d'acclamations farouches, à la multitude assemblée. A peine Mandane l'a-t-elle entrevue, que, poussant un cri terrible, elle tombe privée de sentiment. La princesse de Pont & les autres dames demeurent plongées dans un accablement d'inexprimable douleur. Cyrus est mort, & tout espoir de délivrance perdu!

Parmi les diverses légendes qui, un siècle après

(1) Dans l'année 1608, à Gabian, en Languedoc.

sa mort, couraient en Asie sur le compte du grand conquérant, c'est, en effet, ainsi que—sauf certains détails dus à l'imagination de notre auteur—l'une des plus accréditées rapportait la fin de cette longue carrière de gloire. Verrons-nous mademoiselle de Scudéry la respecter dans son intégrité? ou bien, non contente d'y avoir introduit la belle Mandane & le féroce amour de la reine Thomiris, dont l'antiquité mal informée n'a connu que la fureur maternelle, se permettra-t-elle quelques autres modifications qui la rendent plus acceptable aux âmes sensibles?

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le roman continue, & qu'il nous reste encore bien des pages à lire.

A la scène épouvantable qui vient d'être racontée ont assisté, perdus dans la foule triomphante des Massagètes, deux témoins cachés, qu'elle a saisis, eux aussi, d'horreur & de désespoir : Chrysante & Féraulas. Entraînés par leur zèle, ils se sont glissés, sous un déguisement, dans le camp ennemi pour s'assurer par eux-mêmes du sort de Cyrus. Après ce qu'ils ont vu, aucun doute n'est plus possible. Pleins de leur douleur, ils la reportent aux camp des Mèdes, où chefs & soldats la partagent. Le tragique événement est annoncé à tous les alliés; la relation s'en propage dans toute l'étendue de la terre habitable, & à travers les siècles jusqu'à nous.

Cependant Féraulas, poussé par je ne sais quel vague instinct, est revenu ou peut-être resté chez les barbares. Là, d'ailleurs, existe pour lui un grand point d'attraction : l'aimable Martésie n'est-elle pas auprès de l'infortunée Mandane? Il erre incognito au milieu de cette armée bigarrée de vingt peuplades différentes. De son côté, le Gélon féroce qui a donné le coup de grâce à Cyrus, y promène avec orgueil, comme son butin légitime, les armes magnifiques enlevées par lui à l'illustre mort. Féraulas le rencontre, il regarde, & ces armes mêmes témoignant aux yeux de tous de la fin sinistre du héros, réveillent dans son esprit une soudaine espérance. A l'aide de secrètes intelligences qu'il a su se ménager, le fidèle serviteur s'empresse de la communiquer à Mandane qui se mourait de douleur, & que, par là, il rend à la vie. Oui, l'on peut douter encore que Cyrus ait perdu le jour : cette tête sanglante qu'ils ont vue, qu'ils ont reconnue, cette tête... ce n'était pas la sienne!

O Hérodate! Hérodate! comment avez-vous ignoré cela? Hâtons-nous d'expliquer cette énigme.

Au nombre des guerriers les plus renommés pour leur valeur, dans l'armée que commandait Cyrus, figurait un prince doué de rares qualités, mais né sous une bien malheureuse étoile; c'était le noble Spitridate. Fils du roi de Bithynie, ce roi dont nous n'avons fait que mentionner en passant l'humeur injuste & violente, a encouru un jour la disgrâce paternelle, en portant l'hommage respectueux de son cœur dans une famille ennemie,

c'est-à-dire à la princesse de Pont, cette belle Araminte que nous connaissons d'ancienne date, & qui, en des conjonctures plus favorables, l'eût bien volontiers accepté. Depuis lors, chassé de la demeure & des États de son père, il a mené une vie errante & malheureuse, jusqu'au moment où, s'enrôlant sous les drapeaux du grand Cyrus, il s'est acquis l'estime de tous par sa vaillance. Comment ne combattrait-il pas avec rage, surtout dans ces dernières rencontres? En vain, quand l'enlèvement d'Araminte par le prince Phraate mettait le comble à ses misères, a-t-il poursuivi le ravisseur? La fuite, puis la mort ont dérobé Phraate à sa vengeance. Maintenant, la délivrance de Mandane doit être en même temps celle de la princesse de Pont; il ne demande qu'à la payer de son sang.

Tout ceci ne nous dit rien encore; mais une circonstance singulière va nous en dire beaucoup.

A la noblesse du rang & du caractère, Spitridate joignait celle de l'extérieur. On pourra s'en faire une idée quand on saura que, par un jeu étrange de la nature, il reproduit trait pour trait, dans toute sa personne, celle de Cyrus. Deux frères jumeaux n'offrent pas à l'œil une ressemblance plus parfaite. Déjà, dans le cours du roman, cette similitude merveilleuse a donné lieu à plusieurs méprises, auxquelles nous n'avons pas cru devoir nous arrêter. Il suffira de dire que la propre mère de Spitridate & Mandane même s'y sont laissés tromper.

Le jour de la bataille, le prince infortuné a combattu plus vaillamment que jamais, couvert d'armes éclatantes, dont naguère Cyrus s'est dépouillé pour lui en faire don, comme gage magnifique de son estime. Ces armes, complétant l'illusion générale, ont attiré sur lui les regards des soldats & la rage des ennemis. Écrasé par le nombre, après une défense héroïque, propre à les confirmer dans leur erreur, il est tombé au milieu de ses compagnons morts, & sa tête a subi les outrages destinés à celle de Cyrus.

Rappelons-nous d'ailleurs que cette tête pâle & sanglante, Thomiris n'a fait que l'effleurer du regard; que Mandane & les autres prisonnières, de même que Chrysante & Féraulas, ne l'ont entrevue que d'assez loin & dans un trouble affreux d'esprit, & nous reconnâtrons que mademoiselle de Scudéry a mis un certain art à rendre, au moyen des détails, la nouvelle version adoptée par elle le moins invraisemblable qu'elle a pu.

Féraulas, à la vue de ces belles armes de Cyrus, qu'il sait avoir appartenu à Spitridate, a donc deviné toute la vérité. Quant à Mandane, elle enferme profondément dans son sein la révélation qui lui en est faite, & ne change rien à la tristesse de son visage; car, outre qu'il plane toujours une grande incertitude sur le sort de Cyrus, elle frémit à l'idée de laisser soupçonner celui de Spitridate à sa chère Araminte.

Mais si le grand Cyrus vit encore, où est-il?

Mademoiselle de Scudéry ne peut manquer de répondre à cette question. Après avoir traversé des émotions si terribles, il est convenable de rasseoir un peu nos esprits, & nous ferons bien de prendre

quelque repos avant d'aborder celle que nous préparons encore le dénouement.

APHÉLIE URBAIN.

MORT DE MANZONI

Dans le numéro de juin, nous avons consacré un article à Alexandre Manzoni, le poète & le romancier de l'Italie; nous exprimions le désir que sa vie pût se prolonger assez pour que son dernier chant célébrât la victoire de l'Église :

Dieu en a décidé autrement. Manzoni est mort le 20 mai 1873; il a succombé, moins à son grand âge qu'à la douleur que lui avait causée la perte du dernier de ses enfants.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MADAME DE MIRAMION

SA VIE ET SES ŒUVRES CHARITABLES

1629 — 1696

PAR A. BONNEAU.

La vie de cette illustre & charitable femme a été souvent écrite; nous-même nous avons essayé d'en retracer les faits principaux, mais aujourd'hui elle s'offre à nous, appuyée sur des pièces authentiques & détaillée avec un soin respectueux qui la rend plus intéressante. C'est la partie la plus noble du passé de la France que l'histoire de ces grands chrétiens, de ces femmes fortes & généreuses, qui ont méprisé les richesses & les plaisirs, & se sont consacrés tout entiers au service de Dieu & au soulagement des infortunés. C'étaient eux, saints évêques, saints prêtres, saintes matrones, qui avaient fait le peuple français ce qu'il était avant que les guerres civiles & les révolutions l'eussent si cruellement changé: un peuple doux, généreux, courtois, sociable; rejeton superbe enté par le christianisme sur le vieux tronc

gaulois. Notre pauvre peuple n'est plus le même; les institutions qui l'avaient élevé & formé ont péri; mais est-ce une raison pour reléguer dans les lointains de l'histoire & de l'oubli les insignes bienfaiteurs qui l'avaient mis au premier rang des nations?...

Dans son existence recueillie & paisible, madame de Miramion eut une aventure romanesque. Elle avait seize ans, déjà elle était veuve & mère; sa grande fortune, son beau visage, la dignité de ses alliances attiraient les yeux sur elle; on l'entourait, on se disputait sa main, quoiqu'elle ne parût nullement décidée à une seconde union. Le cousin de madame de Sévigné, le comte de Bussy-Rabutin, voulut obliger la jeune veuve à l'épouser, comme Bothwell y avait contraint Marie Stuart; il guetta ses mouvements, & un jour qu'elle s'était mise en route pour le pèlerinage du Mont-Valérien, accompagnée de sa belle-mère & de quelques serviteurs, il arrêta la voiture; les laquais s'enfuirent à la vue des compagnons masqués & armés qui escortaient Bussy; il jeta la belle-mère & les dames de compagnie dans les broussailles, & emmena, en dépit de ses cris & de sa résistance, madame de Miramion, jusqu'au château de Launay. Ce château était occupé par ce Hugues de Bussy que madame de Sé-

vigné appelait *mon oncle le corsaire*. La jeune femme fut entraînée sous ces voûtes; ses habits déchirés, ses mains en sang, ses cheveux épars, attestaient sa résistance; elle protestait de toutes ses forces contre l'indigne violence dont elle était l'objet. Bussy, cet homme d'esprit & d'aventures, essaya vainement de la fléchir; il lui parla de son amour, il la conjura de devenir sa femme, sur l'heure, dans la chapelle du manoir; il tomba à genoux devant elle, elle le repoussa en disant à haute voix : « Je jure devant le Dieu vivant, mon créateur & le vôtre, que je ne vous épouserai jamais ! »

Bussy s'arrêta effrayé; ses compagnons, ses amis, touchés de la fermeté & de la douleur de madame de Miramion, prirent son parti, & l'on se décida d'autant plus vite à la remettre en liberté qu'on apprit que six cents hommes se mettaient en route pour venir assiéger le château de Launay. Elle fut donc délivrée; mais il fallut des années & tout le pouvoir de la religion pour qu'elle se décidât à pardonner à Bussy. *Au retour de mon enlèvement, a-t-elle dit elle-même, dans le récit de sa vie, je fus malade à la mort & reçus l'Extrême-Onction. Cependant Dieu permit ma guérison. Je poursuivis alors en justice monsieur de Bussy pendant deux ans & ne lui pardonnai qu'en vue de Dieu.* Ajoutons que ce pardon fut accordé à la condition que jamais Bussy ne reparaitrait devant elle (1).

Madame de Miramion demeura veuve; peut-être cet événement qui l'avait mise aux portes du tombeau, contribua-t-il à donner à ses pensées une teinte de plus en plus grave; elle prit donc la résolution de ne jamais se remarier & de consacrer sa vie entière à Dieu, à sa fille & aux pauvres. Elle entra résolument dans cette carrière d'abnégation; elle n'eut pas ces compromis entre Dieu & le monde, trop fréquents aujourd'hui; on ne la vit pas, le matin à l'église, & le soir dans les assemblées mondaines; elle quitta les préoccupations de toilette, le goût & l'habitude du luxe, les besoins de la mollesse; elle s'occupa de sa grande fortune à cause de sa fille; mais elle ne chercha plus les jouissances & l'éclat que la fortune procure; elle fut, en un mot, une vraie veuve, une vraie servante de Dieu, une vraie mère des malheureux.

Nous ne pouvons détailler ici toutes les bonnes œuvres dont madame de Miramion eut l'initiative, ou auxquelles sa générosité prit une large part : les malades & les enfants pauvres touchaient sur tout son cœur. Quand sa fille unique fut heureusement mariée, libre alors d'elle-même, elle réunit autour d'elle quelques pieuses filles qui consentaient à se dévouer au soin des pauvres & à l'éducation des petites filles. Cette communauté fut nommée

Filles de Sainte-Geneviève; mais jusqu'à la Révolution, le peuple reconnaissant les appela les *Miramiones*, du nom de leur charitable fondatrice. Son zèle pour cet institut naissant ne l'empêcha pas de donner à d'autres misères, à d'autres bonnes œuvres, son temps & son âme; elle était insatiable de généreuses actions : on la voyait tour à tour dans les hôpitaux, servant & pansant les malades, quêtant jusqu'auprès de Louis XIV, pour les vieillards, pour les paysans chassés de leurs champs par la guerre; s'occupant des femmes pénitentes, secourant, par elle-même & par ses compagnes, la ville de Melun, infestée de maladies contagieuses, & au milieu de tant de travaux, elle paraissait toujours calme, recueillie, comme au milieu des plus grands succès; elle restait toujours humble.

Elle usa dans ces pieux labeurs sa santé & sa vie; sa mort fut celle d'une sainte, & le duc de Noailles l'a nommée avec justice la *Grande Aumônière du dix-septième siècle*.

Nous croyons que nos lectrices liront avec fruit l'ouvrage que monsieur Bonneau a consacré à son illustre parente; il est écrit avec beaucoup d'agrément, & aux temps où nous vivons cette belle vie, toute de dévouement & d'oubli de soi pour les autres, est un exemple & un encouragement (1).

LE CERCLE DE FAMILLE

RÉCITS D'UNE MÈRE

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT.

Quoique ce livre soit écrit par une plume habile, il n'est pas d'un grand style littéraire; l'art ne s'y fait pas remarquer; mais qu'il est pénétrant, & quelle morale à la fois sévère & douce il présente à ses jeunes lecteurs ! L'amour du devoir en vue de Dieu, l'amour du prochain, sont les deux pivots sur lesquels roule ce livre; la cause des pauvres y est plaidée avec une chaleur qui vient de l'âme. La personne qui écrit a vu de vrais pauvres; elle a compati, elle a fait auprès d'eux l'office du bon Samaritain, &, sans prédication, sans raisonnements éloquentes ou spécieux, elle démontre comment les différentes couches sociales, aujourd'hui si profondément séparées, peuvent se réunir & se rapprocher. Trois de ses *Récits* sont surtout remarquables par l'élan & la chaleur évangéliques qui les ont dictés : la *Fête des Moissons*, description simple & charmante d'une coutume de la Normandie, où, lorsque le

(1) Le *Journal des Demoiselles* a publié, en 1840, l'*Histoire de Bussy et de madame de Miramion*.

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. Un très-beau volume in-8°, avec portrait, prix : 7 fr. 50.

travail des champs est terminé, maîtres & ouvriers se réunissent à la même table, dans la cordiale & sérieuse fraternité qui naît du travail; la seconde, *D'Étage en Étage*, plaît aussi par le naturel & la simplicité des caractères: une jeune femme riche se meurt au premier étage; elle n'a pas de mère; un jeune mari, des servantes dévouées l'entourent & la soignent avec plus de zèle que d'habileté; une dame âgée, qui habite au troisième, descend auprès de la jeune malade, s'établit à son chevet & lui prodigue des soins maternels; elle est bien mal, elle a besoin d'un profond repos, & au-dessus d'elle retentit continuellement, sans trêve & sans cesse, le tapage harmonieux d'un piano & le tapotement de deux machines à coudre. Le sommeil la fuit, elle souffre, elle délire. La vieille dame obtient enfin le silence de la musicienne & des ouvrières; & grâce à elle, à sa bonté, à sa fermeté, cette maison, dont les habitants vivaient, comme on vit à Paris, étrangers & indifférents les uns aux autres, devient un heureux centre de charité & d'amitié. Ce sujet ne semble rien, mais il est développé avec une grâce exquise. *Du Balcon à la Cave* est l'histoire de l'âme d'une enfant: Pauline est riche, gâtée, adorée. Un jour, debout au balcon, elle

aperçoit au fond d'une cave, d'un *sous-sol*, une enfant de son âge, couchée sur un grabat, couverte de plaies & mourant au sein d'une indescriptible misère. L'âme de Pauline, jusqu'alors engourdie, s'éveille sous le coup d'une compassion immense; elle aime cette petite fille misérable, elle veut la secourir, elle surmonte tous les obstacles, car le bien n'est pas toujours facile à faire; elle triomphe de l'opposition de sa mère, de la fierté malveillante des pauvres, sa douceur & son dévouement l'emportent. Célestine guérit & Pauline est à jamais chrétienne.

Nous pourrions citer bien d'autres récits de cet excellent volume: *L'Histoire d'une petite Fille, les Deux Rivaux, le Démon familier*, méritent une analyse détaillée, mais nous espérons que les mères de famille acquerront ce volume, écrit en vue de leurs enfants; elles ne pourront leur procurer une lecture plus pure, & qui, sous une forme simple, renferme des sentiments plus élevés & plus chrétiens (1).

M. B.

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. Prix: 3 fr.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

DEUXIÈME LETTRE

SUR LES LETTRES ET LA CORRESPONDANCE

Vraiment, Nathalie, vous me cherchez une singulière querelle. Je ne dirai pas cette fois une querelle d'Allemand, car le mot a pris une signification par trop lugubre, mais quelque chose qui y ressemble beaucoup.

Comment, ma cousine, je me permets de vous écrire en toute sincérité & parce qu'en effet je le pense ainsi, que vous m'avez fait, des démêlés de madame Deraignes avec la marquise Maximi-

lienne de Pescaran, le tableau le plus vif & le plus spirituel en même temps que le plus mordant & le plus satirique, & voilà que, pour prix de ce compliment arraché, en passant, à ma réserve par la vivacité de mon goût littéraire, vous prétendez que je me moque de vos lettres & que je les tourne en dérision. Un peu plus, Nathalie, & je vous verrais vous jeter en pleurant & en sanglotant dans mes bras, comme vous avez pu le faire une ou deux fois dans les grandes occasions de votre vie.

Laissons vos plaintes & ne voyons que vos demandes.

Vous m'adjurez en termes fort touchants de vous dire là-dessus le fond de ma pensée, & vous faites appel à ma vieille amitié. Vous avez peur, dites-vous, d'être bien souvent sottise ou ridicule, & vous

m'avouez que vous ne mettez jamais la plume à la main sans éprouver une sorte de tremblement.

Vous me demandez la vérité, Nathalie. Je vais vous la dire. Je vous aime trop, ma chère enfant, pour perdre cette occasion de vous faire entendre ce que personne, excepté moi, n'aurait peut-être le courage ou le droit de vous répéter.

Les lettres que vous m'écrivez journellement, ma cousine, sont, dans toute la force du terme, de petits chefs-d'œuvre. Il est impossible d'y mettre plus de grâce, d'abandon & de naturel pour traduire des pensées plus fines & plus délicates. Je dois certainement aux impressions que vous me communiquez vous-même, l'aisance & le plaisir que je me sens à vous répondre.

Je vous dis tout ceci, Nathalie, au risque d'embarrasser votre modestie, non pas sans doute pour vous prévenir en ma faveur, j'espère n'avoir ici rien à faire auprès de vous; mais, je vous l'avoue en toute sincérité, pour vous rendre moins pénibles les remarques désagréables auxquelles m'oblige votre confiance.

Tout le monde sait, mon enfant, que j'ai pour vous, depuis de bien longues années, toute l'affection & toute la tendresse d'un père pour sa fille. Malgré tant de critiques ou de conseils dont je vous accable journellement, on n'ignore pas dans le monde la haute estime & la sincère admiration que je professe pour votre caractère. Je ne jure littéralement que par vous, & on prétend malicieusement que, pour me déridier, il suffit de m'entretenir de ma cousine.

Il n'est donc pas bien étonnant, lorsqu'on reçoit quelque lettre de vous, qu'on me la communique, dans le dessein fort louable de me faire plaisir. C'est ainsi, Nathalie, que je finis par connaître toute votre correspondance, encore qu'elle ne me soit pas exclusivement destinée.

J'arrive ici à la partie délicate de ma tâche, & je ne sais, ma cousine, où trouver des expressions qui rendent ma pensée sans l'affaiblir, en même temps que sans vous choquer.

J'aime mieux vous faire mon aveu en toute sincérité de cœur, espérant bien que vous le prendrez, comme toujours, pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour la plus grande & la plus courageuse preuve d'attachement que je puisse vous donner.

Je ne puis pas vous dire jusqu'à quel point la plupart de ces lettres écrites par vous à des indifférents, sous la contrainte des convenances & des situations, m'ont à la fois attristé & surpris.

Comment est-il possible que vous, Nathalie, une femme sensée, simple, naturelle, sans apprêt ni dans votre personne ni dans votre esprit; pleine, dans la conversation, du charme le plus vrai & le plus sincère, vous vous soyez laissée aller à écrire des lettres semblables à celles que j'ai vues!

Vous n'exigez point, n'est-il pas vrai, que je fasse ici des efforts puérils de mémoire, ni que je vous cite l'heure, le lieu & la circonstance. Il ne me servirait à rien, n'est-ce pas, d'attaquer cer-

tains passages & de vous en faire, comme dans une classe de rhétorique; une critique purement littéraire; comme aussi, vous n'auriez pas grand-chose à gagner, même en me prouvant que, sur tel ou tel point de détail, mes critiques sont injustes ou mal fondées.

Vous comprenez de reste, ma cousine, que tout ceci n'est point une affaire de composition en style, mais une impression générale. Ce qui a paru insupportable ou maniéré à votre cousin, qui vous aime & dont vous ne pouvez pas méconnaître les préventions en votre faveur, ne saurait assurément être bon.

Sans doute, il y a des lettres pénibles à faire pour toutes sortes de raisons. J'admets parfaitement qu'une correspondance réduite à deux ou trois occasions solennelles, à des anniversaires de naissance, à des jours de fête, au premier de l'an, ne soit pas très-agréable à suivre, ni très-commode à soutenir. Ce sont des personnes âgées qui ne sont pour ainsi dire plus de votre temps, que vous avez à peine entrevues à de rares intervalles, & dont vous pouvez, dans une certaine mesure, redouter le jugement.

Vous voyez, ma cousine, que je fais particulièrement allusion à votre grand oncle & à cette vieille cousine que vous appelez ma tante, d'après les habitudes de votre père & de votre mère. Le petit nombre de jours que vous passez auprès de l'un & de l'autre pendant de rapides voyages ou de séjours précipités, ne sauraient vous avoir laissé une bien grande intimité; &, quoique votre cœur soit plein pour eux des meilleurs sentiments, il n'est pas douteux que ni l'un ni l'autre ne sont appelés bien souvent par votre jeune imagination à figurer dans vos rêveries.

S'il en est ainsi, Nathalie, comme je n'en doute pas, d'où vient que vos lettres ne soient plus ici, comme il arrive heureusement avec moi, l'image fidèle de votre âme? Votre style aurait ainsi, sans efforts comme aussi sans embarras, toutes les qualités propres de vos pensées & il se trouverait répondre merveilleusement à la situation.

Vous causeriez ainsi par écrit avec votre cousin d'Orgelet, comme je vous l'ai vu faire cent fois dans la réalité avec des personnes âgées, d'une voix basse, lente, posée, de façon à ne point les fatiguer par trop de bruit ni les étourdir par trop de pétulance. En pareil cas, Nathalie, votre parole naturellement harmonieuse & argentine prend des inflexions plus gracieuses & plus douces; elle a quelque chose d'un murmure; elle repose; & je connais beaucoup de vieilles gens qui recherchent votre conversation avec un empressement qui fait votre éloge.

Pourquoi donc, ma cousine, ne transportez-vous pas ces bonnes habitudes dans vos relations épistolaires? Pourquoi faut-il que vos phrases y rappellent si peu vos entretiens?

J'en dis autant de votre grand oncle Bernard. Si vous vous laissiez aller avec lui à vos senti-

ments réels, vous trouveriez dans votre cœur peut-être moins de disposition à la confiance & à l'abandon, qu'avec votre cousine; mais tout au moins une nuance de respect plus marquée, & la juste déférence que vous devez à un vieillard de cet âge, de cette valeur & de ce savoir.

Votre oncle Bernard apprécie comme il le doit cette haute & affectueuse estime dans laquelle vous le tenez à bon droit. Les jours si rapides que vous passez auprès de lui à la campagne, ne manquent pas de graver dans sa mémoire les plus doux souvenirs. Il les appelle lui-même un parfum que vous laissez, à votre départ, dans sa solitude.

Je me demande en vain, Nathalie, comment il peut se faire qu'on ne vous retrouve plus la même, lorsque, quinze jours après votre départ ou avant votre arrivée, vous écrivez à ces deux mêmes personnes ?

Je n'exagère rien en vous affirmant que vos meilleurs amis, si on leur jouait le tour de leur lire ces pages sans leur dire de quel nom elles sont signées, seraient dans l'impossibilité absolue de vous reconnaître & d'y retrouver aucun de vos traits.

Ce ne sont partout qu'expressions forcées, que réticences, que digressions à perte de vue, coupées, au moment les plus intéressants, par des retours inattendus; qu'excuses banales ou maladroitement. Tantôt vous vous perdez en une affectation de modestie, & tantôt il est visible que vous cherchez à vous mettre en relief.

Je crois savoir, ma cousine, la raison de ces écarts.

Vous faites comme certaines gens qui manquent souvent la mesure dans les actions importantes de leur vie, pour avoir voulu trop réussir & pour avoir exagéré ainsi la recherche du succès.

De même, vous tenez tellement à la bonne opinion de votre cousine ou de votre oncle; vous avez tant à cœur de leur laisser une impression favorable, ou de fortifier celle dont vous jouissez déjà auprès d'eux, que votre naturel vous échappe. C'est une autre Nathalie qui tient la plume & qui leur écrit.

Ne faites donc pas si bon marché, ma chère enfant, de vos qualités naturelles. Elles suffisent & au delà pour vous conquérir & vous assurer à tout jamais l'estime des plus difficiles. Vous n'avez aucun besoin de substituer un personnage d'emprunt à ce que vous êtes en effet. Vous ressemblez alors à une de ces personnes aimables & bien nées, qui joueraient sur un théâtre de famille un rôle mal écrit. On souffre d'entendre dans leur bouche des phrases mal tournées, des expressions insuffisantes dont le débit gêne leur pantomime & embarrasse leur attitude, quand il leur serait si facile, en se délivrant d'un auteur maladroit, de répondre elles-mêmes à la situation, dans le vrai langage du monde & du cœur.

Je n'ai pas fait cette remarque seulement à pro-

pos de vos lettres à vos grands parents, mais dans un certain nombre d'autres occasions encore.

Il vous est arrivé, comme à tout le monde, d'avoir à écrire des lettres de condoléances ou de félicitations obligées.

Beaucoup de ces lettres ont passé sous mes yeux, & je ne sais même pas si, en cherchant bien, je n'en trouverais pas quelques-unes que l'on a, je crois, laissées entre mes mains.

Mais je n'ai pas besoin de raviver mes souvenirs ou de fouiller dans mes tiroirs pour vous faire connaître l'impression que j'en ai gardée. Cette impression est trop vive & trop uniforme.

Je dois vous le dire bien franchement. Je n'y ai pour ainsi dire jamais retrouvé la moindre parcelle de votre cœur, & mon étonnement est ici bien plus grand & bien plus motivé.

Comment! je vous avais vue fondre en larmes, non pas seulement à la mort de telle ou telle personne que vous aviez perdue, mais seulement à la nouvelle & presque au bruit de sa maladie. Vous avez le cœur tendre & vous vous souvenez encore du sermon que je vous ai fait le jour où nous trouvâmes sur notre chemin ce petit cercueil d'un jeune enfant que l'on conduisait à sa dernière demeure. Il ne me semblait pas raisonnable d'éclater ainsi en sanglots au milieu de la rue, pour un malheur qui, après tout, ne vous touchait point. Mais vous êtes comme les riches qui dépensent sans compter. Votre âme renferme de tels trésors de pitié, de sympathie & de tendresse, que nul ne vous reste indifférent dès qu'il a été appelé à souffrir.

C'est là, ma chère Nathalie, un excès de sensibilité qui vous honore, & moi-même qui vous blâmais tout haut, je ne laissais pas, dans le fond de mon cœur, de vous porter envie. Si je n'avais pas usé la partie la plus délicate de mon âme au contact des événements de cette longue vie, je ne me sentirais pas l'indifférence pour autrui si facile & si commode.

Toutes ces émotions, toute cette richesse de sentiment disparaissent comme par enchantement dans ce que vous écrivez, à ce point que vos lettres, bien loin de traduire ou de rappeler cette exquise sensibilité, témoigneraient plutôt d'une véritable sécheresse de cœur. On dirait d'une indifférente, assez maîtresse d'elle-même sous les apparences commandées de sa douleur, pour chercher encore de l'esprit & pour combiner des effets de style.

J'en dis autant de vos lettres de félicitations.

J'en ai lu de vous que vous aviez évidemment écrites dans toute la joie & le débordement de votre âme, & qui paraissaient, à les prendre dans leur teneur & leur effet, aussi froides que le jugement distrait d'un étranger.

Je me rappelle précisément, en ce moment même, les compliments que vous adressiez, il y a trois mois à peine, à mademoiselle Lucie Puygallin. Personne plus que vous n'a été heureuse de

voir cette jeune fille rencontrer dans son mariage, tout à fait inespéré, une position digne d'elle. C'est en vain qu'elle appartient par sa naissance à la famille la plus honorable & la plus justement considérée; en vain elle a reçu de sa digne mère l'éducation la plus complète & la plus remarquable; en vain même elle a montré dans bien des circonstances pénibles une fermeté & une raison au-dessus de son âge. Le monde est si impitoyable lorsqu'il en faut venir au compte de l'argent; le luxe & l'imprévoyance modernes, la paresse & le besoin de jouir sont portés si loin, que la pauvre Lucie n'avait guère de chances de s'établir, sinon en faisant de ces sacrifices auxquels tout le monde ne consent pas. Il a fallu cette rencontre extraordinaire de votre cousin avec ces dames, pour que monsieur de Hérissy se mît en avant & pour que, sur cet accord des parents, ce mariage extraordinaire s'accomplît.

Personne, à ce moment-là, n'a vu de plus près que moi votre joie & vos transports. Vous vous rappelez que nous étions ensemble à la campagne. Vous ressembliez alors, ma chère enfant, à quelqu'un de ces oiseaux de printemps, qui ne peuvent plus se taire lorsqu'ils voient fleurir les beaux jours. C'était au point d'éclater de rire & de sauter comme une petite fille, en frappant dans vos mains. Je vous revois durant toute cette journée, avec vos sept ans, votre minois rose, la corde neuve dont vous faisiez l'apprentissage au jour de votre fête. Le contentement vous faisait retrouver les explosions puériles de votre enfance, comme à mon âge un éclair de bonheur ramène encore parfois sur les lèvres du vieillard quelqu'un des sourires de la jeunesse.

A quel moment êtes-vous montée, ce jour-là, dans votre chambre pour y écrire du sein de votre joie, l'étrange lettre que plus tard on m'a fait lire? Non pas que madame de Hérissy en ait senti la froideur ou compris l'embarras. Votre lettre, Lucie l'a lue; c'est dans votre cœur & dans le sien qu'elle en a trouvé le meilleur commentaire. Il y a, en effet, des amitiés qui n'ont pas besoin d'être exprimées, & c'est ce qui sauve votre situation. Mais moi qui, dans cet entretien, joue le rôle du troisième larron, du spectateur impartial contemplant les choses du dehors, je puis vous certifier que votre lettre, bien loin de rien répandre au dehors de tout ce que vous ressentiez dans votre âme, présentait, au contraire, je ne sais quelle nuance de tristesse & de mélancolie, que les plus indifférents n'auraient pu manquer d'apercevoir.

Il vous arrive, en pareille occasion, Nathalie, la même chose qu'à l'égard de votre grand-oncle & de votre vieille cousine.

Vous obéissez, sans vous en douter le moins du monde, au besoin instinctif de vous surfaire.

Ce sentiment ne me paraît, à vrai dire, ni de l'orgueil ni de la modestie. Malgré la contradiction apparente, il pourrait bien tenir de l'un & de l'autre.

Il y a assurément une sorte de modestie & de bon vouloir à ne pas regarder comme suffisante, pour les personnes auxquelles on s'adresse, la première expression venue des sentiments qu'on veut leur témoigner. Il y a quelque chose de convenable & même de respectueux à ne point enfilier ces phrases banales qui semblent avoir perdu, depuis le temps qu'on les répète dans les mêmes termes, toute signification & toute couleur.

Mais, d'un autre côté, n'est-il pas bien présomptueux & bien maladroit de se croire appelé à trouver, par la seule force de son esprit, des choses qui n'aient jamais été dites, ou des tournures qui n'aient jamais été employées. Il n'est peut-être pas impossible, en effet, en se torturant l'esprit, d'imaginer des combinaisons nouvelles de mots ou d'idées; mais pendant que les facultés de notre intelligence prennent tant de peine, il n'est pas bien étonnant que notre cœur se désintéresse dans la même proportion. Ce n'est donc plus notre sensibilité qui parle & qui déborde en effusions, c'est un thème que se représente notre imagination & sur lequel notre esprit brode tant bien que mal.

Le naturel est plus facile & plus avantageux que toutes ces combinaisons.

Vous avez peur, ma chère Nathalie, qu'il ne vous vienne à la plume des formules par trop banales, au sujet de cette mort qui vous a coûté tant de larmes, ou de ce mariage qui vous a comblée de tant de joie. Peu importe, ma chère amie. Résignez-vous courageusement à cette banalité nécessaire peut-être, comme vous ne faites pas de difficulté, malgré la vulgarité de l'action, de tirer votre mouchoir de poche, lorsque vous sentez venir les larmes. Quel est donc celui qui osera prendre garde à ce détail vulgaire de votre vie, lorsqu'il verra couler vos pleurs, lorsqu'il entendra éclater vos sanglots? Ne voyez-vous pas bien que c'est là la marche universelle & le mouvement vrai de la nature humaine. Nos actions les plus grandes & les plus hautes commencent par des gestes insignifiants; les effets les plus formidables de l'éloquence, par des paroles simples; les explosions les plus émouvantes du cœur, par des exclamations banales & usées. Quel est ce dessein étrange de vouloir, dès la première ligne, vous exprimer autrement & d'une façon plus distinguée que tout le monde? Pourquoi mettre ainsi votre esprit en campagne, au risque de dépayser votre cœur?

Croyez-moi, Nathalie, si vous preniez la bonne résolution de vous oublier vous-même, une fois pour toutes, dans les lettres que vous écrivez, de vous résigner, sans murmure ni recherche, à tout ce qui peut vous venir d'abord d'insignifiant, de vulgaire, d'usé, sans daigner même faire usage de votre esprit ni de votre réflexion, vous ne tarderiez pas à vous sentir emportée par un véritable élan d'inspiration. Il vous suffirait de vous abandonner à vous-même, & vous éprouveriez qu'en face d'une feuille de papier, dans la solitude de votre

chambre, vos sentiments épanchés dans le cœur d'un ami deviennent plus délicats, plus intimes, plus épanouis que dans les hasards & les suspensions d'un entretien parlé.

Il est vrai qu'une circonstance toujours fortuite & toujours exceptionnelle en apparence, mais toujours la même en réalité, augmente singulièrement pour nous les difficultés de la correspondance.

Je veux parler de l'habitude invariable où nous sommes de ne jamais répondre en temps convenable & utile. Il est bien peu de lettres qui ne commencent par quelques excuses banales sur notre manque de loisir ou notre surcroît d'occupations.

Ces petits mensonges permis veulent dire dans le langage le plus clair & le plus honnête, que vous avez reculé de jour en jour une corvée pénible. Vous avez ajouté à la difficulté naturelle de vos compliments ce second obstacle, qui consiste à remuer une douleur déjà refroidie, à recommencer une joie déjà calmée.

Je ne saurais trop vous recommander sur ce point de l'exactitude, une sévérité inexorable avec vous-même. Les jeunes filles qu'on a le droit de mettre, dans une certaine mesure, au rang des personnes inoccupées, n'attachent pas assez d'importance, en général, à ce devoir. N'y a-t-il pas quelque chose de scandaleux, par comparaison, à voir un évêque, un général, un homme d'État, que sais-je encore, vous répondre avec une ponctualité attentive lorsque vous avez eu besoin de lui écrire; tandis qu'une jeune fille vous parlera sérieusement, pour excuser le retard de son étourderie ou de sa paresse, des *occupations* qu'elle a sur les bras & des *affaires* auxquelles elle doit pourvoir?

Renoncez, une fois pour toutes, Nathalie, à ces tirades insignifiantes qui constituent, dans tant de lettres, un exorde ou une péroraison plus ridicule que toutes les banalités du monde. Ne dites jamais, mais absolument jamais, vous m'entendez bien : « Je suis bien en retard avec vous, » ou en finissant : « Le temps me presse... Je n'ai plus de papier... L'heure de la poste m'oblige... » Vous figurez-vous ces mal-appris qui entrent dans un salon & s'asseoient à côté de la maîtresse du logis, en s'épongeant le front de leur mouchoir & en répétant en guise d'entretien leur exclamation : « Il fait bien chaud ! » Il n'est pas admissible, lorsque vous causez avec quelqu'un, qu'une affaire vous détourne de sa compagnie. Vous ne pouvez pas décemment, lorsque vous avez mis la plume à la main, & que vous êtes par conséquent avec lui, vous en laisser détourner, sans lui témoigner un peu de respect ou peu de sympathie.

Attachez une grande importance, ma cousine, à ce sujet de la correspondance. Il n'est rien où se marquent mieux les traditions de la bonne compagnie & les habitudes de la haute éducation. Les jeunes filles ne sont pas toujours assez averties de

leurs devoirs à cet endroit. Elles contractent ainsi des négligences qui les suivent plus tard dans leur vie & les exposent à provoquer, sans le savoir, beaucoup de susceptibilités & de froissements. Une lettre en retard n'est jamais accueillie avec faveur. Tandis qu'au premier moment où elle était attendue, tout y aurait paru admirable, tout y aurait flatté & satisfait; il n'est, au contraire, sorte de critique qu'on lui épargne. On trouve moyen de s'en irriter au lieu de s'en montrer reconnaissante.

Toutes les lettres sont pour vous ou de convenance ou d'amitié; mais, si vous y prenez bien garde, les unes & les autres sont également le devoir étroit. Les lettres de convenance ne peuvent être nianquées, sous peine de se voir sévèrement puni par l'opinion publique, laquelle vous qualifie à bon droit, de malhonnête & de mal appris. — Quant aux lettres d'amitié, je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'il y a d'injuste & d'impitoyable à les négliger. Le sentiment, à l'heure présente, ne tient pas déjà tant de place dans notre vie. On a quelquefois, à cet égard, des duretés cruelles. Je connais un homme respectable & aimant, vieux garçon, & que des circonstances exceptionnelles retiennent à deux cents lieues de sa famille. Il a à cette distance, dans une même ville & je crois dans la même rue, quelque chose comme dix ou douze nièces ou neveux. Dans son désespoir de rester sans nouvelles de tout ce monde qu'il porte dans son cœur, il leur a adressé une véritable supplique pour demander que, chaque semaine, on tirât au sort la victime qui lui donnerait des nouvelles des autres.

Vous ne me croiriez pas, Nathalie, si je vous affirme que, bien loin de prendre la peine de satisfaire à sa demande, on ne lui a pas même répondu; & cependant il n'existe aucune froideur entre lui & sa famille; mais il paraît que ces jeunes filles & ces jeunes femmes sont trop *occupées*.

J'attache d'autant plus de prix à cette littérature épistolaire, qu'elle paraît plus particulièrement bénie entre toutes les effusions de l'âme. Les œuvres les plus châtiées des génies, les inspirations les plus réussies des poètes, les livres les plus célébrés des écrivains n'approchent pas, comme chaque jour nous en donne une nouvelle preuve, de la force, de la beauté, de la profondeur avec laquelle ces mêmes hommes se sont épanchés dans l'âme de quelque ami. Tant qu'ils parlaient & qu'ils écrivaient pour ce grand nombre où se rencontrent tant d'indifférents, ils mettaient de côté une partie d'eux-mêmes, la meilleure, & n'osaient point se livrer tout entiers. L'homme a besoin de bienveillance pour se donner sans réserve. Aussi, à l'ombre discrète d'un échange personnel, en dehors de la publicité & de la discussion, les grandes âmes nous ont-elles révélé tout ce que le public perdait de leur cœur & de leur vérité. C'est surtout dans les temps modernes que cette observation se vérifie. La publicité à quelque

chose de si incommode, la renommée de si factice & la critique de si malveillant; les plus sincères ont tellement à cœur de contenter tout le monde & de maintenir autour d'eux un certain équilibre & une certaine conciliation des sympathies, qu'on finit par ne plus mettre dans les ouvrages imprimés, que le dehors de son esprit, un certain résultat composite, arrangé plutôt en vue de ceux auxquels on le soumet que dans le dessein plus naturel cependant de porter à la connaissance d'autrui un avis dont on poursuite le triomphe.

Tout cet affaiblissement, tout cet adoucissement dans lequel la meilleure partie de la vérité succombe, ne se retrouve plus dans les lettres de ces mêmes auteurs. C'est qu'ils y ont mis leur âme, & qu'on est heureux de l'y retrouver! Je ne saurais trop, Nathalie, à ce propos, vous recom-

mander cette sorte de lecture. C'est là que s'est proprement réfugié le naturel, depuis que nos auteurs contemporains ne savent plus ou ne veulent plus le mettre dans leurs ouvrages.

Vous voyez, ma chère enfant, que, si je me permets de vous donner quelques conseils sur la façon d'écrire les lettres, il est au moins une de mes recommandations, que je mets moi-même en pratique avec une constance qui ne laisse rien à désirer. Vous ne m'avez point vu encore, ma cousine, alléguer aucune occupation d'aucune espèce, lorsqu'il s'agit de correspondre avec vous. Alors même que je n'y verrais pas un devoir, j'y trouverais encore un plaisir.

Je vous serre bien affectueusement la main.

ANTONIN RONDELET.

ORPHELINE

(SUITE)

XVI

UN GRAND DÎNER.

UN an s'était écoulé, monsieur & madame Paul Debrande, installés dans leur hôtel, à Paris, avenue Montaigne, offraient ce jour-là à leurs amis un grand dîner; ils pendaient la crémaillère; les invitations étaient lancées depuis huit jours; la maison parée attendait les convives; à la cuisine, le chef, enflammé comme un général avant le combat, préparait les sauces, surveillait les entrées, avait l'œil aux rôtis & stimulait les marmittes; au salon flamboyait un feu royal & les bougies des candélabres se reflétaient dans les hautes glaces; la salle à manger était éblouissante, le japon rivalisait d'éclat avec les fleurs de serre; des fruits admirables se groupaient dans des corbeilles d'argent & entouaient un surtout, chef-d'œuvre artistique de la Renaissance; les bougies jetaient dans les cristaux des éclairs joyeux. Tout était prêt, excepté les maîtres de la maison; Paul Debrande n'inspectait pas ces magnificences qui lui étaient si chères; Laurence ne donnait ni à sa table ni à sa mai-

son ce dernier coup d'œil, cette dernière grâce dont toute femme possède le secret.

Ils étaient réunis dans la chambre de Laurence & penchés tous les deux sur le berceau de leur fils. Cet enfant, l'orgueil de son père, la vie de sa mère, semblait depuis quelques heures affaîssé sous le coup d'une grave maladie, & chaque minute augmentait, avec l'effroi de ses parents, la stupeur dans laquelle il était plongé : ses yeux, si beaux encore au matin, n'avaient plus qu'un regard fixe & atone; ses traits délicats étaient contractés par une vive souffrance; il gémissait faiblement, & cette voix plaintive déchirait le sein de sa mère. Deux fois déjà le médecin était venu & quoique ses paroles fussent rassurantes, sa physionomie trahissait l'inquiétude; ni Laurence ni Paul ne s'y étaient trompés, & uniquement occupés de leur enfant, leur idole hier, leur souci aujourd'hui, ils n'avaient presque plus songé à leur grand dîner, qui se préparait sans eux, ni à leurs vingt invités qui se mettaient sous les armes. Monsieur Debrande, le père, vint les rappeler à la réalité & à l'heure présente; il entra vivement :

« A quoi pensez-vous donc? s'écria-t-il. Vous n'êtes pas habillée, Laurence? & toi, te voilà en-

core en redingote! & la pendule qui dit six heures trois quarts!

— Plus bas, cher père! plus bas! au nom du ciel! Roger allait s'endormir...

— Il va donc mieux? »

Laurence secoua la tête en attachant sur son enfant un regard plein de tristesse.

« Aucun mieux depuis ce matin, dit Paul à demi-voix. Le docteur craint des accidents au cerveau.

— C'est déplorable! déplorable! dit monsieur Debrande, qui ne s'était jamais piqué d'éprouver pour son petit-fils cet amour tendre qu'il se réservait à lui-même; pourtant, mes amis, il est des devoirs qu'on ne peut négliger; tout à l'heure, vos convives seront ici, & vous devez être prêts à les recevoir. »

— Sa belle-fille le regarda d'un air surpris.

« Mon père, dit-elle, vous voyez bien qu'il n'est pas possible que je quitte un instant mon pauvre Roger? Paul m'excusera; vous & lui ferez les honneurs de ce malheureux dîner.

— Vous plaisantez, sans doute? répondit monsieur Debrande avec aigreur; cela ne se serait jamais vu. Vous invitez des gens du meilleur monde, des dames en grand nombre, & vous voulez leur fausser compagnie parce que le baby a mal à la tête! Ce serait d'une impolitesse inouïe.

— Dès que Roger sera mieux, dit Laurence, j'irai faire visite à toutes ces dames; je leur offrirai mes excuses, elles me comprendront.

— C'est impossible! tout à fait impossible! Il faut que vous paraissiez au dîner & vous n'avez que le temps de vous habiller. »

Jusqu'alors Paul Debrande était resté irrésolu; le refus de sa femme ne lui avait pas paru blâmable, il le comprenait jusqu'à un certain point puisqu'il naissait d'un chagrin qu'ils portaient en commun; mais quand son père se prononça si nettement, son opinion changea. Adrien Debrande avait beaucoup vécu dans le monde, il en possédait le code & les coutumes & dans toutes les circonstances où le savoir-vivre était en jeu, son fils le consultait & suivait ses conseils.

« Il me semble, dit-il à Laurence, que tu ne peux pas faire autrement, chère amie. Il faut t'habiller: la bonne anglaise & la femme de chambre veilleront auprès de Roger.

— Tu veux que je le quitte! que je le laisse à des domestiques; ô Paul, n'exige pas cela.

— Soyez donc raisonnable, ma bru; votre présence ne peut rien ici: la maladie suivra son cours, le médecin la combattra, & l'enfant ne saura pas si vous êtes à son côté ou non.

— Mais moi, je ne vivrai pas, loin de lui!

— Allons donc! quel enfantillage! une absence de quelques heures, à deux pas, sous le même toit!

— Cela est juste, Laurence; il n'y a pas péril en la demeure, heureusement.

— Qu'en savons-nous? dit-elle avec désolation.

— Un peu de courage, Laurence, le temps passe; il est près de sept heures.

— Tu le veux donc!

— Il serait inouï qu'il ne le voulût pas! Vraiment, Laurence, je ne vous croyais pas si enfant. »

Elle céda; cette discussion à côté du berceau où l'enfant se débattait contre la maladie, contre la mort peut-être, lui parut plus pénible que le sacrifice même qu'on lui imposait; elle embrassa Roger, en cachant sur son oreiller les larmes qu'elle ne pouvait s'empêcher de verser, & après l'avoir confié & recommandé à Sarah, elle passa dans son cabinet de toilette. Sa femme de chambre la coiffa, l'habilla sans qu'elle jetât un seul regard sur le miroir. La robe de velours noir était à peine agrafée, la coiffure de dentelle & de rose-thé à peine posée, lorsque le roulement de la première voiture ébranla le vestibule de l'hôtel. Elle fixa précipitamment un bracelet & une broche de saphirs, retourna dans la chambre de l'enfant, l'embrassa de nouveau, en disant aux deux domestiques :

« Veillez bien sur lui! Vous m'appelleriez si...

— S'il y avait du changement; oui, madame, répondit la femme de chambre. »

Laurence sortit à regret de cette chambre où du moins, de minute en minute, elle pouvait s'assurer que son enfant vivait; elle descendit l'escalier, Sarah courut après elle pour lui apporter ses gants & son éventail qu'elle avait oubliés; elle prit en soupirant ce sceptre mondain, si peu en harmonie avec ses pensées, & triste, mais résignée à l'acte d'obéissance qu'on lui imposait, elle entra au salon.

Il ne s'y trouvait encore que deux dames, femmes de deux maris appartenant à l'administration forestière, dont les Debrande, père & fils avaient fait partie, & quelques hommes. Laurence s'excusa avec simplicité, & quoiqu'elle fût cruellement préoccupée, elle n'eut pas grand'peine à remplir le rôle peu compliqué d'une maîtresse de maison dans un dîner moderne. Il est très-loin de nous le temps où les hôtes s'empressaient auprès de leurs convives, les prévenaient, les servaient & ne ressemblaient pas eux-mêmes, sous leur propre toit, à des étrangers & à des invités! Elle prit place au milieu de la table, elle eut avec ses voisins la conversation peu suivie & peu agréable des grands dîners; les ailes du temps se traînaient pour elle, son cœur battait d'impatience, & lorsque la conversation devint générale, lorsque les interpellations se croisèrent d'un bout de la table à l'autre, lorsque les voix, les rires, les discussions remplirent la salle de bruit, comme elle était déjà inondée de lumière, elle se sentit oppressée par ce contraste, si cruel toujours, de la joie d'autrui & de ses propres angoisses, & elle eut peine à retenir ses larmes.

On rentra au salon, &, comme de coutume, l'entrain, le bruit même redoublèrent; on se grou-

part dans les coins, on causait sous l'influence exhalante du café, & Laurence saisit ce moment pour s'échapper. Elle tremblait en ouvrant la porte de sa chambre & ce fut d'une main plus tremblante encore qu'elle leva le rideau du berceau : Roger ne dormait pas, ses yeux noirs, dilatés, sans regard, & la pâleur de son petit visage n'annonçaient rien de favorable.

« A-t-il pleuré en mon absence ? demanda Laurence.

— Beaucoup, madame, & une fois, il a dit : *Maman ! maman !* »

Ces mots déchirèrent le cœur de Laurence : son enfant l'avait appelée, & elle n'était pas là, & jamais plus, peut-être, elle n'entendrait cette parole qu'elle lui avait apprise, qu'il balbutiait à peine & qu'elle ne savourerait plus ; l'espérance s'enfuyait de son âme...

Elle s'assit près du berceau & ne bougea plus, excepté pour exécuter les ordres que le médecin avait laissés par écrit.

Une heure s'écoula ainsi ; la porte s'ouvrit & Paul entra, l'air mécontent :

« Tu t'oublies, chère amie, dit-il, d'une voix contenue, mais fâchée. Il serait temps d'arranger les parties ; tu ne peux pas laisser ainsi nos invités.

— Je ne puis pas laisser mon enfant, dit-elle ; je ne le quitterai plus, Paul ; il m'a nommée, & je n'étais pas là !

— Tu exagères ! tu es trop sensible !

— J'exagère ! regarde, Paul, & dis si la mort n'est pas là ! »

Elle prit son mari par la main & l'amena près de l'enfant.

« Il paraît bien souffrant, j'en conviens.

— Il va mourir, dit Laurence ; ô mon ami, ne m'arrache pas d'auprès de lui ! »

Paul céda à son tour, & il eut un soupir pour son fils malade & pour sa femme désolée.

« Reste, dit-il ; je prierai notre vieille amie, madame de Gault, de te remplacer, & je reviendrai ici le plus vite possible. »

Il revint, le médecin revint aussi, toutes les inventions de la science, tous les soins de l'amour furent prodigués au pauvre petit Roger, & le soutinrent quelques jours encore ; mais l'ange des saints innocents voulait le réunir à ces petites âmes heureuses qui ont échappé aux dangers & aux tentations de la vie. Laurence chercha en vain à le retenir ici-bas : elle sut ce que c'est que de perdre un premier-né ! Elle vit le berceau vide, le cercueil rempli, & connut la douleur la moins motivée selon la foi, la plus amère selon la nature, qui puisse broyer le cœur humain.

Avec ce petit enfant disparu, enlevé au ciel, disparurent aussi bien des illusions que Laurence avait chèrement nourries. Le chagrin de Paul fut vif, mais qu'il fut court ! & avec quel empressement il retourna à ses amis, à ses promenades, à son club, & bientôt, les premiers mois passés, à ses spectacles & à ses fêtes ! Son père, d'ailleurs, de-

venait son complice ; il l'entraînait au dehors, il le poussait vers le tumulte de Paris, vers le monde, vers les plaisirs ; durant ses longues années de pauvreté & d'isolement, ce vieillard avait senti se creuser en lui un vide que ni Dieu ni les affections n'étaient venus combler ; il avait faim de jouissances, il avait soif de luxe, il voulait accumuler dans ce qui lui restait de vie tous ces plaisirs dont l'image avait hanté sa détresse, & le deuil, la tristesse de Laurence, deuil qu'il ne partageait pas, tristesse qui le laissait indifférent, lui rendaient la maison ennuyeuse. La richesse y habitait encore, mais la gaieté avait fui : il s'en éloigna, il entraîna son fils, & jamais le funeste ascendant qu'il exerçait sur lui ne parut mieux que dans cette circonstance.

« La vie d'un mari & celle de sa femme ne peuvent pas aller constamment en ligne parallèle, lui disait-il. La femme garde le logis & le mari n'y fait que des apparitions.

— Laurence est triste ; je me reproche de la laisser seule si souvent.

— Que veux-tu, mon cher ? ta femme est d'une humeur mélancolique ; elle se complait dans son chagrin qu'elle ne sait ni ne veut secouer. C'est une excellente petite femme, mais un vrai bonnet de nuit. Tu ne peux pas lui sacrifier tes relations & tes amitiés, ni l'enterrer tout vif avec elle : autant vaudrait redevenir agent forestier à deux mille francs !

— A Dieu ne plaise !

— Oui, à Dieu ne plaise, car c'était diablement ennuyeux. Aussi, je pense que nous avons assez pâti, toi & moi, & que nous avons le droit de nous amuser un peu. Voilà, par exemple, une invitation à déjeuner du vicomte de Jozon, demain, à Armainvilliers, & tir aux pigeons après. Refuserons-nous cela ?

— Difficile.

— Impossible. Tiens, sonne, fais atteler, nous ferons un tour au bois de Boulogne, nous dînerons au cabaret & nous finirons la soirée chez mon vieil ami de Gault. Il y a toujours bonne compagnie chez lui. »

Et Laurence restait seule une fois de plus. Elle ne se plaignait pas à Paul ; son âme délicate et fière craignait de froisser celle de son mari, et de lui rappeler l'origine de ces loisirs, de ces plaisirs auxquels il la sacrifiait. Elle se taisait, mais ses larmes mêmes semblaient importunes au vieux Debrande, dont l'égoïsme légèreté ne pouvait supporter le sérieux d'autrui ; il la surprit un jour, lisant à Paul, qui l'écoutait, ces admirables prières que l'Eglise verse sur la tombe des petits enfants ; elle lisait, avec des larmes presque joyeuses, ce fragment de la messe des Anges :

« O Dieu, qui vous êtes hâté de retirer à vous
» l'âme de cet enfant qui vous est agréable, accor-
» dez à ceux qui voyagent loin de vous, & qui
» marchent cependant à la lumière de la foi, la
» grâce de recevoir cet aliment céleste dont il se

« nourrit, afin que ni la malice de ce monde ne puisse nous détourner de notre route, ni les illusions nous faire tomber dans l'erreur... » (1).
« Et cela vous suffit ? dit-il, cela vous console ? vous vous nourrissez de ce jargon mystique ? »

— Ce que vous appelez jargon est pour moi la parole de la vérité, et, je l'avoue, je suis consolée en pensant que mon enfant est dans la société des anges, qu'il est à jamais heureux !

— Heureux ! il est mort, anéanti, rentré dans la matière, voilà tout.

— Non, mon père, dit-elle avec fermeté, je le sens au fond de mon âme : Dieu est, & mon enfant vit en lui. »

Il haussa les épaules, son fils lui toucha le bras pour l'exhorter au silence.

« Vas-tu devenir bigot ? lui dit-il. Je croirai à Dieu quand je le verrai, & à l'immortalité de l'âme quand un défunt sera revenu de l'autre monde. Jusque-là, serviteur, je crois à ce que je vois & à ce que je sens ! »

— O mon Roger ! dit la pauvre Laurence lorsqu'ils furent sortis, il me force à bénir Dieu, qui t'a éloigné d'ici, & qui t'a enlevé dans ta pureté première ! Quels exemples tu aurais reçus ! quelles leçons on t'aurait données !...

XVII

LA CRÈCHE

Au milieu de l'été, Laurence retourna au Donjon. Sa santé affaiblie demandait l'air de la campagne & le repos, & quoiqu'elle fût tristement émue à l'aspect de la chambre où était né Roger, des pelouses où il avait fait ses premiers pas, de ces animaux, poules, faisans, chevaux avec lesquels il se jouait, son chagrin s'adoucit dans ce solennel silence des champs, où Dieu parle de si près à l'âme, & pendant que son mari et son père reprenaient leurs occupations habituelles, courses en voiture, visites aux voisins, parties de pêche, et bientôt parties de chasse, elle retourna à sa vie paisible et ses œuvres charitables.

Elle ne cherchait pas à se faire une existence en dehors de celle de Paul : les circonstances la créèrent pour elle, & tout en jouissant de cette liberté, de ce calme qui lui faisaient plus de bien que les paroles banales & les vaines distractions du monde, elle comprenait que son devoir était auprès de son mari. Un jour, il faudrait recommencer leur vie habituelle, renouer les relations & reprendre cette chaîne, bronze & or, qu'elle trouvait aussi lourde que brillante ; en attendant, elle voyait ses voisins les paysans, ses amis les pauvres ; elle allait, quoique souffrante à l'église, elle s'arrêtait dans le cimetière paisible & vert, elle cherchait des yeux les petits monticules & les petites croix, & elle regrettait

qu'au lieu d'un cippe de marbre blanc, Roger n'eût pas sur sa tête cette couverture de gazon émaillé de pâquerettes, & ces arbres où les oiseaux chantaient des cantiques. Souvent, au retour, elle s'arrêtait dans quelques maisons où elle était connue ; elle appelait les enfants & les caressait ; ils se pressaient autour d'elle & regardaient ses mains & ses poches, avec la naïve avidité de l'enfance, & personne ne les réprimandait ; leur père était aux champs, leur mère travaillait aussi au dehors, & plus d'une fois il arriva que madame Debrande passa une heure à bercer le nouveau-né qui ne voulait pas dormir, ou à faire jouer sous ses yeux deux ou trois terribles lutins qui, livrés à eux-mêmes, se seraient battus ou auraient mis le feu au logis.

Un jour qu'elle s'était oubliée ainsi et qu'elle arrivait toute haletante pour le déjeuner, son mari lui demanda en riant ce qui l'avait retenue.

« Je suis entrée, dit-elle, chez Ambroise Hattu, l'ouvrier de ferme, et je n'ai pas pu m'en aller.

— La conversation de madame Hattu avait bien du charme ? demanda monsieur Debrande.

— Non, mon père, c'est précisément parce que madame Hattu faisait la lessive chez une fermière que je suis restée. Les enfants étaient seuls.

— Et vous leur avez fait le catéchisme.

— Je l'aurais bien voulu, mais cela n'était pas possible. Acceptez-vous une tasse de thé, mon père ?

— Non, merci ; depuis que j'ai bu du thé de caravane, celui-ci me déplaît : il sent le jasmin.

— Nous tâcherons d'avoir du thé de caravane.

Le déjeuner continua ; Paul & son père causaient ensemble, les chevaux & le sport fournissaient comme de coutume à l'entretien ; Laurence réfléchissait & souriait à une idée qui s'offrait à son esprit, & dès que son beau-père eut quitté la table pour aller fumer dans la serre, elle attira Paul auprès d'elle :

« J'ai un projet, dit-elle.

— Dites, ma chère.

— Je suis préoccupée de ces petits enfants que je vois tous les jours, seuls, abandonnés, pendant que le père & la mère travaillent pour leur gagner du pain ; les plus grands se querellent & se battent, les petits sont exposés à être brûlés, noyés, estropiés : ils s'ennuient, & l'ennui est un méchant conseiller.

— Eh bien ! demanda Paul d'une voix un peu aigre ; qu'y faire ?

— Ce qu'a fait madame de Pastoret, mon cher ami ; ce qu'a fait à Paris le bon monsieur Marbeau : ouvrir aux enfants les plus âgés une école, aux petits un asile, aux innocents dans les langes une crèche ; cela ne serait pas très-difficile.

— Et c'est sur toi que porterait le poids de cette œuvre ?

— Certainement ; ne sommes-nous pas les seigneurs du village ? Nous prendrions la grande maison qui nous appartient, sur la place, nous la ferions approprier : en bas l'asile & la classe d'école,

(1) Post-Communion.

& en haut les berceaux; quatre ou cinq bonnes sœurs, & ce serait chose faite. Les sœurs pourraient aussi avoir une pharmacie pour les malades, qui sont si négligés chez les paysans...

— Quel chemin fait ta petite imagination, Laurence! mais tu ne vois donc pas que c'est une grosse affaire?

— Oh! pour nous! les héritiers de mademoiselle Porthoys!

— La fortune de notre cousine paraissait énorme à Saint-Pol, mais à Paris, nos revenus suffisaient tout juste. Remarque, ma femme, que l'héritage est en biens-fonds, que le contrat, prudemment rédigé par maître Mesnil, m'empêche de vendre & de convertir les terres en biens-meubles qui rapporteraient le double; notre revenu n'est pas en proportion de notre capital... fâché de devoir te faire remarquer cela.

— Mais cette bonne excellente œuvre coûterait si peu!

— Tu crois cela! tu es une vraie femme, toujours brouillée avec les chiffres! Je parie que l'installation de la maison coûterait à elle seule huit à dix mille francs.

— Qu'est-ce cela?

— Beaucoup trop pour nous. Je n'ai pas voulu te le dire, mais j'ai perdu quelques paris aux courses de Caen, & tu sais que je fais venir d'Angleterre un équipage de chasse.

— Ce sont tes plaisirs, mon ami, je ne les gêne pas; accorde-moi donc les miens!

— Mais quel plaisir aurais-tu à rassembler une armée de marmots, les uns vagissant, les autres ânonnant? Tu vas avoir un enfant à toi!

— C'est pour lui, dit-elle avec un accent ému, pour lui & en mémoire de mon Roger!

— Eh bien! ma chère, moi aussi je pense à notre enfant futur, & je ne veux pas surcharger sa fortune d'œuvres pesantes. J'entends ne m'engager en rien, & je te supplie de renoncer à cette idée.

Laurence ne répondit pas: trop de paroles se pressaient sur ses lèvres, elle avait peur de laisser échapper la parole irréparable, la flèche blessante qu'elle n'aurait pu retirer; elle craignait de rappler à cet homme que l'argent qu'il jetait aux paris, qu'il employait en chevaux & en chiens

venait d'elle; que par un élan de tendresse, elle l'avait tiré d'une vie misérable, qu'elle lui avait tout donné: elle fit un effort & se tut.

« Tu es convaincue? dit-il; fais des aumônes, qui t'en empêchent? mais pas d'œuvres obligatoires qui peseraient sur les années à venir, cela n'est pas d'une bonne administration. »

Il s'en alla, satisfait de sa sagesse; Laurence retourna dans sa chambre; elle avait le cœur oppressé, & en levant les yeux, elle vit le portrait de sa belle-mère, de madame Adrien Debrande, qu'un rayon de soleil mettait en lumière. La rivale de mademoiselle Porthoys avait eu une figure délicate & charmante, mais lorsqu'elle avait posé devant le peintre, sa beauté n'était plus qu'un songe; un voile de mélancolie l'enveloppait, sa bouche, déshabituée du rire, n'avait pu prendre ce sourire de convention que les portraits réclament; le désenchantelement semblait gravé sur son front soucieux, & Laurence, en s'arrêtant devant la mère de Paul, se prit à dire tout haut:

« Toi aussi tu n'as pas été heureuse! »

Elle ne revint plus avec Paul sur ce sujet, dont elle n'aurait pu parler sans émotion; pendant qu'il installait ses chevaux dans leurs boxes, les chiens dans un beau chenil bâti pour eux, elle s'occupa, en silence, des petits enfants, les plus à plaindre parmi tous ces abandonnés, & que le souvenir de Roger lui rendait plus chers. Elle trouva une honnête veuve, qui, pour un modique salaire, laissa installer dans sa maison six berceaux, que bientôt six petites créatures habitèrent; le jour où Laurence vit, sur l'oreiller, ces six petits visages, où elle put vêtir ces innocents des robes & des langes travaillés de ses mains, elle ressentit un peu de joie, son premier bonheur depuis la mort de Roger; elle présenta à Dieu l'offrande de sa pauvreté, car elle était pauvre au milieu de ses richesses, l'offrande de son isolement, car elle se sentait seule quoiqu'elle eût un époux & un père, l'offrande de sa douleur & de son espérance maternelle, car elle pleurait son premier-né, & elle attendait le nouveau don que le ciel allait lui envoyer.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



NOTRE-DAME DE CHARTRES

L'ANTIQUE cité qui fut autrefois la capitale du pays des Carnutes & comme le centre des Gaules, revendique l'honneur d'avoir, la première, consacré un temple à la très-sainte Vierge. Profonde & mystérieuse comme les forêts druidiques elles-mêmes, une tradition vénérable nous apprend qu'avant que les Gaules ne fussent soumises à la domination romaine, avant que le polythéisme n'eût élevé ses autels & répandu ses impurs enseignements dans cette vaste & libre contrée, les Gaulois avaient reçu de leurs druides tout un corps de religion & de lois.

Descendants de Japhet, venus de l'Orient, les Galls ou Gaulois avaient gardé, des primitives révélations données au genre humain, la notion d'un Dieu unique & d'une âme immortelle. Des erreurs & des cruautés avaient assombré ces premiers dogmes, bien supérieurs toutefois à ceux que la Grèce frivole & corrompue a propagés & répandus sur le monde. Les druides adoraient Dieu au sein des forêts, sous la voûte du ciel qui leur donnait une image de l'infini; ils offraient à la Divinité du pain & du vin; leurs rites n'avaient évidemment aucune parenté hellénique ou latine & semblaient appartenir à l'Inde ou à la Chaldée; c'était aussi, sans doute, de ces contrées de l'Aurore, berceau du genre humain, qu'ils avaient emporté une prophétie sur le Rédempteur & sa mère, prophétie qui fut particulièrement conservée par le collège druidique de Chartres.

De très-anciens documents, relatés par une chronique du temps de saint Louis (1262), assurent que, cent ans avant le Messie, les druides, assemblés solennellement sur une colline près de Chartres, bénirent une grotte au flanc de cette colline & la dédièrent à la Vierge *qui devait être mère*; ils y élevèrent sur un trône une image sculptée qui représentait une jeune fille avec un enfant dans ses bras. Ce lieu, cette grotte, furent vénérés depuis ce jour; les premiers chrétiens y conduisirent leur apôtre saint Aventin, disciple de saint Pierre; ils ensevelirent dans un puits creusé près de la grotte les restes de leurs premiers martyrs, & les générations suivantes en gardèrent fidèlement la mémoire.

Bientôt *Notre-Dame-de-Sous-Terre* fut connue & vénérée dans toutes les Gaules, & dès les premiers siècles de liberté de l'Église, les pèlerins accoururent à la crypte druidique & apportèrent

leurs vœux aux pieds de cette Vierge admirable, mère du Dieu sauveur. Dès le règne de Constantin, une église s'était élevée au-dessus de la grotte; ce monument subsista jusqu'en 850; on était sous Charles le Chauve; les Normands, dont Charlemagne avait craint les ravages, pillèrent & incendièrent la ville de Chartres & l'église de Marie; une nouvelle église fut bâtie, modeste sanctuaire que les ornements & les richesses d'autrefois ne décoraient plus; on était pauvre, & les arts, dans ce siècle de guerres & de désolation, n'étaient plus qu'un pâle reflet des magnificences romaines & byzantines. Cet édifice, presque entièrement bâti en bois, fut consumé par la foudre, en l'an 1020; sans perdre courage, l'évêque de Chartres, Fulbert, sur les ruines fumantes de son église, jeta les fondements d'un sanctuaire superbe, digne de celle à qui il était consacré, & qui devait traverser les siècles en les ravissant d'admiration. Il y consacra toute sa fortune, puis il fit appel aux âmes généreuses. L'an 1000, si redouté des peuples, était passé, l'avenir se rouvrait devant le monde, une blanche robe d'églises couvrait la terre, & de toutes parts, les aumônes arrivèrent pour aider à l'œuvre de Notre-Dame-de-France, nom qu'on donnait souvent à l'antique statue des druides. Le roi Robert, les princes, les ducs & les comtes, les abbés, les corporations, tous donnèrent; il arriva des offrandes du fond de l'Europe, le Danemark se signala par sa générosité; en moins de deux ans, la crypte se vit terminée; cette crypte, la merveille de l'art du onzième siècle & qui n'était que la racine de la fleur merveilleuse qui devait s'épanouir dans les airs! Un nouvel incendie, en 1194, anéantit l'œuvre de Fulbert, mais l'énergie des fidèles ne se découragea point. Ils recommencèrent une quatrième église, toujours élevée sur la grotte druidique, sur la crypte qui abritait la statue vénérée; Philippe-Auguste, avec une générosité royale, vint à leur secours; un architecte inconnu, que les chroniques appellent simplement *le Mestre de l'œuvre*, conçut le plan de ces constructions aussi élégantes que hardies, aussi solides que gracieuses, poème de pierre, prière sculptée dans le granit, acte de foi qui s'élève dans les cieux & consacre à Dieu ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le génie & le travail. Vingt ans après, la cathédrale de Notre-Dame-de-Chartres était debout, & Pierre de Maincy, soixante-quatrième successeur de saint Aventin,

en fit la dédicace, en présence du roi saint Louis.

Les pèlerins affluèrent dans la nouvelle basilique, & après avoir accompli leurs vœux, ils s'extasiaient devant cette forêt de colonnes, ces sublimes arceaux, ces hautes verrières, ce monde de statues, ces bas-reliefs qui couraient au-dessus des piliers. Ils admiraient les offrandes suspendues auprès de la statue miraculeuse; à côté des fuseaux, des cierges, des figures de cire, dons que les petits & les pauvres offraient à leur Mère, on voyait des épées, des armures apportées par les rois aux genoux de la Reine du ciel; presque tous les rois de France allèrent visiter Notre-Dame-de-Chartres; on vit, parmi les pèlerins, saint Anselme, saint Thomas de Cantorbéry, Gerson, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, monsieur Olier; ce dernier ne passait jamais une année sans visiter le sanctuaire béni.

Les huguenots & la Révolution menacèrent l'église, & ce fut par une protection providentielle que ses murs, sanctifiés par tant de prières, échappèrent à la destruction. Mais, hélas! des mains françaises jetèrent aux flammes l'image antique : celle que l'on voit de nos jours dans la crypte est la reproduction exacte du type ancien, tel qu'il avait été conservé par la gravure & dans la mémoire des vieux Chartrains.

En 1836, un cinquième incendie anéantit la charpente de l'église, travail magnifique qu'on appelait la Forêt & qui n'avait pas son semblable dans le monde. L'église échappa à ce danger; elle subsiste aujourd'hui dans sa grandeur première; ni la méchanceté des hommes ni la maladresse des restaurateurs, n'ont détruit les sculptures, les vitraux

peints qui remplissent cent trente-cinq fenêtres & qui offrent des aspects toujours nouveaux, suivant l'heure du jour, la saison de l'année, l'éclat ou l'obscurité du ciel; elle subsiste dans sa majesté, elle appelle les pèlerins, & nous envions ceux qui, durant cette année, répondant à l'appel de l'évêque de Chartres, sont allés se prosterner sous ces voûtes séculaires & porter aux pieds de Marie leurs hommages & leurs vœux, les dangers de la patrie & leurs propres désirs. Ils verront là une belle image de ce qu'était la France chrétienne; ils verront réalisés tous ces dons admirables qui étaient venus à nos aïeux avec la foi : le génie, la force de volonté, la générosité surhumaine, la constance & l'amour, & ils se diront, émus & tristes : Dieu aimait les Francs, Dieu faisait ses actes par les Francs; aujourd'hui, il pourrait dire à ces mêmes Francs : *Mon peuple, que t'ai-je fait & pourquoi m'as-tu traité ainsi?* Et, invoquant Marie, ils la supplieront de rendre à la France, enfant prodigue des nations, sa première robe & son anneau d'or, la robe de l'honneur & la bague d'alliance avec Dieu (1)...

M. B.

(1) Nous avons emprunté ces détails sur Notre-Dame de Chartres à un excellent ouvrage intitulé : *les Grands pèlerinages*, par l'abbé Salmon. — Les deux volumes comprennent : Jérusalem, Saint-Pierre du Vatican, Saint-Jacques de Compostelle, Saint-Martin de Tours, Notre-Dame de Chartres, les Saints Rois de Cologne.

En vente, chez Bray & Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Deux beaux volumes in-18 Jésus. — Prix 1 r.; par la poste, franco, 8 fr.

TANTE JUSTINE

I

UN matin, mon père entra dans ma chambre :

« Jean, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. »

Je me soulevai sur mon lit & j'observai la figure de mon père. Elle n'était point bouleversée, tout au plus une légère empreinte de tristesse s'y laissait-elle apercevoir.

J'avais treize ans, & ma pensée se tournant vers

ce que j'avais de plus cher au monde, c'est-à-dire ce qui servait à mon plaisir, je songai aussitôt à un bel épagneul que m'avait donné la tante Justine, un jour de distribution de prix.

« Fox est mort! » m'écriai-je.

Au même moment, Fox aboya, & mon père ayant laissé la porte entr'ouverte, l'animal entra en aboyant, & sauta, sans plus de cérémonie, sur mon lit, où il se mit, suivant son habitude quotidienne, à me lécher les mains et le visage, en frétilant de la queue comme un chien satisfait.

Je regardai mon père d'un air tout à fait étonné.

Il s'assit sur une chaise, près de la fenêtre qui donnait sur le grand jardin, & sifflant Fox qui s'élança :

« Tante Justine est morte cette nuit, dit-il.

— Tante Justine ! m'écriai-je tout surpris.

— A trois heures ; elle s'est éteinte, pour ainsi dire, sans souffrance. »

Je me levai & me dirigeai à la hâte vers la fenêtre.

A deux cents mètres environ au delà de notre jardin, on voyait, à travers les arbres, la maison de tante Justine, & souvent, le matin, elle par sa fenêtre, moi par la mienne, nous échangeions un premier bonjour.

Sa fenêtre était ouverte, & dans l'ombre de sa chambre j'aperçus une lumière, la lumière qu'on place auprès du lit des morts.

Pour la première fois de ma vie, je ressentis un grand chagrin ; j'en eus d'autres depuis, bien plus terribles ; mais celui-ci frappa ma jeune imagination, & je n'en ai jamais perdu la mémoire.

J'avais toujours été l'ami de tante Justine. Elle m'avait témoigné une sympathie si égale & si constante, qu'après mon père & ma mère, elle tenait la plus grande place dans mon cœur.

Le dimanche, elle recevait les parents, c'était son habitude, & comme il y en avait bon nombre, la table était bien entourée. Chacun d'eux était plein d'attentions pour tante Justine, mais elle recevait tous les hommages d'un air de souverain qui peut distribuer des grâces & les répartir comme bon lui semble.

Ma place était toujours près d'elle, à sa gauche ; la droite appartenait à M. Roche, le curé, dont je vois encore, après vingt ans, la bonne & loyale figure.

Je me trouvais tout fier de cet honneur, car malgré mon jeune âge, j'avais remarqué la supériorité de tante Justine, & je n'aurais pas abandonné ma place pour tout au monde, lorsque prenant elle-même mon assiette, elle la couvrait de friandises en disant :

« C'est pour mon petit Jean, choisissons les plus belles poires & les plus mûres. C'est comme cela qu'il faut traiter les enfants, n'est-ce pas, monsieur le curé ? »

Cette attitude à mon égard excitait bien quelques jalousies, mais on n'en laissait rien voir, de peur de froisser tante Justine, qui pouvait bien avoir une dizaine de mille francs de revenu ; & comme elle avait à maintes reprises répété que ses héritiers auraient part égale dans le capital représenté par cette somme, on ne se montrait point trop jaloux à mon endroit.

Quand le dîner était fini, on passait au salon, où chacun se plaçait à son gré, sauf tante Justine, qui s'enfonçait dans un grand fauteuil, au coin de la cheminée, & moi près d'elle, mes joues d'enfant à portée de sa main caressante.

Sur la cheminée il y avait une pendule, oh ! mais une pendule énorme, montée sur un socle plus vo-

lumineux encore ; & quand l'heure était arrivée, un petit ange joufflu, sortant au-dessus du cadran, sonnait dans une trompette de cuivre.

Dans mon enfance, je prenais à cela un plaisir extrême, & tante Justine répétait souvent :

« Quand je ne serai plus de ce monde, la pendule sera pour Jean. »

Et moi qui ne savais pas encore ce que c'était que la mort, je grimpais sur les genoux de ma tante, et en l'embrassant je lui disais :

« Oh ! tante Justine, mourez donc tout de suite.

— Non, non, disait-elle en me rendant mes caresses, pas encore ; plus tard, petit Jean, cela vaudra bien mieux pour toi. »

Le moment fatal n'en était pas moins arrivé, & tante Justine avait rendu à Dieu son âme douce & bonne.

J'allai la voir avec mon père.

Elle était étendue sur son lit, ses deux mains croisées sur sa poitrine, avec un chapelet entre les doigts, un lourd chapelet que l'abbé Roche avait rapporté de Jérusalem.

On aurait juré qu'elle dormait, & du sommeil le plus calme.

Je m'approchai d'elle pour l'embrasser une dernière fois ; le froid de sa joue me fit quelque chose, & quand je sortis, je marchai sur la pointe des pieds, comme par crainte de la réveiller.

Et pourtant je savais bien que je ne la reverrais plus sur la terre & que je n'entendrais plus sa voix si affectueuse ; je savais bien que la fenêtre de sa chambre n'encadrerait plus jamais son doux visage, que nos signaux du matin étaient pour toujours finis, & qu'enfin elle allait laisser un grand vide dans mon existence.

Le surlendemain, nous la conduisîmes au cimetière ; l'abbé Roche, couvert de son surplis blanc & ayant autour du cou sa plus riche étole, vint lui-même jusqu'au bord de la fosse, & quand il jeta la première pelletée de terre sur le cercueil, une larme vint au bord de ses paupières ; mais il se remit aussi vite, & me prenant par la main :

« Regarde bien là-dedans, mon enfant, me dit-il, & surtout ne t'effraie pas, car tante Justine n'est plus là ; tout ce qu'il y avait de bon, de noble & de saint en elle est parti là-haut — & il me montrait le ciel — & c'est de là qu'elle priera pour tous les pécheurs de ce monde, & pour nous surtout qui l'avons tant aimée, jusqu'à ce que notre tour vienne d'aller la rejoindre.

— Que faut-il faire pour cela, monsieur le curé ? lui demandai-je.

— Rien qui puisse lui déplaire, me répondit-il, car on ne dort pas au séjour qu'elle habite maintenant ; & ceux qui sont morts ont toujours un œil ouvert sur les actions de ceux qui leur étaient chers ici-bas. »

Tante Justine ayant maintenant pour demeure le Paradis, ceux qui avaient à soigner leurs intérêts en ce monde, se rappelaient qu'elle était riche; & comme elle avait annoncé elle-même que son testament, fait depuis longtemps, se trouvait entre les feuillets d'une grande & vieille bible couchée sur le premier rayon de la bibliothèque, on convint d'un jour, & en présence des autorités indispensables, on procéda à la recherche de la pièce si redoutable & si désirée.

Nous étions là une vingtaine, cousins & cousines, nièces & neveux : l'oncle Duroseau, avec sa femme, longue & sèche comme une gâule, & leur fille Gertrude, qui tenait de l'un la laideur, de l'autre la bêtise avec un peu d'avarice; la famille au complet du commissaire-priseur Galbadon, un libre-penseur qui ne pouvait pas sentir l'abbé Roche, & n'en dinait pas moins au presbytère, dont il trouvait la cave excellente; d'autres encore, & moi enfin avec mon père & ma mère.

J'allais oublier ma jolie cousine Marthe, orpheline, dont l'oncle Duroseau était le tuteur, & qui, près de Gertrude, faisait l'effet d'une rose à côté d'un coquelicot.

Le testament ne fut pas long à trouver.

C'était une feuille de papier jaunie par le temps, dont le notaire fit la lecture, & qui distribuait, à parts égales, entre tous les héritiers directs, les 250,000 francs qui représentaient la fortune de tante Justine.

Un seul était oublié dans la nomenclature; celui-là c'était moi. La satisfaction était peinte sur tous les visages, car la part de chacun s'arrondissait d'autant.

Seule, ma jolie cousine Marthe s'approcha de moi & m'embrassa :

« Mon pauvre Jean, dit-elle, quand je serai maîtresse, nous partagerons. »

De son côté, Galbadon, poussant du coude l'oncle Duroseau, lui dit entre haut & bas :

« J'ai deux fils, dont l'un fait son droit à Paris, l'autre sa médecine; avec Gertrude & Marthe, voilà deux mariages pour l'avenir. »

Je n'entendis point la réponse; mais l'oncle Duroseau, qui ne pouvait résister au plaisir de dire une méchanceté dans toutes les circonstances, me montra du doigt & dit à Galbadon :

« Il n'a même pas la pendule.

— On peut la lui laisser, répondit le commissaire-priseur, si personne n'y met obstacle.

— Personne, personne bien sûr, répéta-t-on à la ronde; Jean peut prendre la pendule & tout ce qu'il y a dedans.

— C'est précisément la volonté de la morte, dit le notaire d'une voix claire.

Et tout le monde se mit à rire, à l'exception de

mes parents, dont cette déception inattendue entravait sans doute les projets sur mon avenir, à l'exception aussi de Marthe, qui avait une larme au bord de chaque paupière.

Alors le notaire prit la pendule sur la cheminée, la posa sur la table & dit :

« Cette pendule est tout entière à monsieur Jean Desprez.

— Bien sûr, dit Duroseau, que nous n'avons pas l'intention de lui en disputer les morceaux.

— Monsieur, dis-je à mon tour, je la conserverai comme un précieux souvenir, & je l'emporte avec moi tout de suite. »

Alors j'essayai de la soulever.

Mais elle était si lourde & si haute, que la partie supérieure l'emporta & qu'elle roula à terre avec un grand fracas, pendant que le petit ange joufflu, sorti de sa cachette, soufflait de tous ses poumons dans sa trompette de cuivre.

Ce fut un éclat de rire presque général.

« Il faut avouer, messieurs, dit le notaire, que vous manquez un peu de charité envers un enfant. »

Les rieurs se turent, & Marthe, qui m'avait pris le bras, me répétait timidement :

« Tu n'as vraiment pas de chance. »

Ce fut le notaire qui se baissa pour ramasser la pendule. Mais elle avait grandement souffert dans sa chute, & comme il allait la replacer sur la table, le globe qui contenait le mouvement lui resta dans les mains, & le socle qui s'était fendu en tombant, laissa voir à travers la fissure le bord d'un billet de banque.

Il y eut un cri de surprise unanime, & tout autour du notaire les héritiers se serrèrent comme des enfants autour du marchand de gâteaux.

Duroseau surtout, puis Galbadon, avançaient la tête, & le long nez du commissaire-priseur semblait remuer de convoitise.

« Monsieur Andrieux, dit-il en s'adressant au notaire, il y en a peut-être d'autres.

— Nous allons voir, répondit maître Andrieux.

— Bonne tante Justine, ajouta Galbadon en faisant semblant d'essuyer une larme, c'est une surprise qu'elle nous a ménagée. »

Et pendant que madame Duroseau, qui pleurait, mais de joie, serrait contre son cœur bien à l'étroit dans sa maigre poitrine, sa Gertrude chérie qui se laissait faire, l'oncle plus empressé, avançait la main pour se saisir du socle de la pendule.

Un geste de monsieur Andrieux l'arrêta :

« Personne de vous n'a le droit de toucher à cela, dit-il.

— Excepté Jean, dit la petite Marthe en s'avançant vers maître Andrieux, puisque tante Justine la lui a laissée avec tout ce qu'il y a dedans.

— Vous avez raison, ma jolie demoiselle, lui dit le notaire, & c'est à monsieur Jean de vérifier son héritage. »

Si mon père n'était pas d'avance au courant de la surprise, j'en serais bien étonné, car il regardait

ma mère en souriant, & me faisant signe du doigt :
« Allons, Jean, allons, » dit-il.

Je m'avançai.

« Pressez là-dessus, me dit monsieur Andrieux en m'indiquant un bouton de cuivre doré au milieu du socle.

Je pressai, & voilà que tout à coup, au milieu du silence général, on entendit une musique charmante, & à mesure que les notes se succédaient, le socle s'ouvrait tout seul, laissant voir à l'intérieur des billets de banque & encore des billets de banque.

Je restais abasourdi & charmé, croyant entendre chanter l'âme de tante Justine.

Tout à coup la voix rauque de Galbadon vint troubler le concert.

« Ah ça, dit-il, monsieur le notaire, comment partagerons-nous cela ? à parts égales, sans doute, comme la fortune de tante Justine ?

— Il n'y a pas de doute, appuya Duroseau, cela me paraît parfaitement équitable. »

Et ils se frottaient les mains d'avance, comme s'ils eussent tenu déjà leur part de l'aubaine inattendue.

Mais le notaire fit un geste qui voulait dire : — Silence ! puis il se mit à compter les billets, mouillant de temps en temps son pouce pour les faire glisser plus aisément l'un sur l'autre.

Il en compta ainsi jusqu'à deux cent cinquante, tous de mille francs ; & pendant qu'il les comptait, on aurait entendu voler une mouche dans l'appartement.

Quand il les eut comptés & recomptés, il en fit une grosse liasse, puis il se dirigea vers moi & me les mit dans les mains :

« A vous tout cela, monsieur Jean, dit-il ; prenez & n'ayez crainte, c'est moins lourd que la pendule. »

Et comme les autres se récriaient en termes assez vifs, maître Andrieux glissa la main dans le socle & en rapporta un papier roulé qu'il déplia, puis lut à haute voix.

Il n'avait pas prononcé deux mots, que le nez de Galbadon — c'est dans cet organe peu poétique que résidait toute l'expression de sa physionomie — ce long nez avait complètement changé de

nuance & d'attitude, & exprimait tout le désappointement de son propriétaire.

« C'est une indignité, murmurait le commissaire-priseur, une véritable indignité, & si elle était ici présente, je...

— Vous lui feriez la cour en attendant qu'elle meure, » lui dit en souriant le notaire.

Quant à Duroseau, tombant sur une chaise, entre son épouse & la maigre Gertrude, il laissait libre carrière à son ressentiment.

Ma chère cousine Marthe, seule, était radieuse ; tellement radieuse, que madame Duroseau crut devoir mettre un terme à son expansion, en lui faisant sentir que sa place n'était point près d'un enfant devenu riche par la fantaisie d'une vieille folle.

Le mot fut prononcé !

Ma chère tante Justine, bonne & affectueuse jusqu'au bout, n'avait pas voulu mourir sans me laisser seul aussi riche que tous ses héritiers, & je vous assure qu'il était curieux de contempler les visages des collatéraux, quand le notaire prononça cette dernière phrase dictée par la mourante :

« Je ne serais pas morte satisfaite si je n'avais » point laissé à mon petit Jean les 250,000 francs » contenus dans le socle de la pendule, & c'est » toute justice, car je l'aime autant que tous les » autres ensemble. »

Ce fut le coup de grâce, & les héritiers déçus sortirent en maugréant.

Ma ruine les avait réjouis, ma fortune les écrivait.

Voilà comment, grâce à l'affection & à la prévoyance de tante Justine, j'ai pu traiter avec maître Andrieux & épouser ma jolie cousine Marthe.

C'est l'abbé Roche qui nous a mariés, & je n'en aurais point voulu d'autre, car mon affection d'enfant a fait place à une sincère affection d'homme.

La grande pendule réparée reste sur la cheminée de mon cabinet de notaire, comme un souvenir perpétuel de celle à qui je dois toute ma fortune & tout mon bonheur en ce monde, & il n'est pas un de mes clients à qui je n'aie raconté cette véridique histoire.

Je l'écris aujourd'hui pour qu'il y ait plus de monde encore à la connaître.

CHARLES CANIVET.



SŒUR NOVICE

Elle a pleuré, la jeune fille,
Ses vœux pourtant sont exaucés,
De la bure sainte on l'habille,
Elle vivra les yeux baissés,
Et ses amis des jours passés
Ne la verront plus qu'à la grille.
Ses compagnes aux fraîches voix
Ont dit pour la dernière fois :

« Sœur novice,
» Dieu vous bénisse ! »

Peut-être elle n'était point faite
Pour sentir l'austère ciseau
Dépouiller sa folâtre tête,
Ni pour vivre de pain & d'eau
« A ceindre le chaste bandeau. »
Pourtant elle a dit : « Je suis prête,
» Mais je voudrais, avant mon vœu,
» Que ma mère me dit un peu :

« Sœur novice,
» Dieu vous bénisse ! »

L'abbesse au parloir l'a menée,
Devant la famille à genoux,
Elle s'est mise résignée ;
Car chacun disait : « Grâce à vous,
» Souriante au bras d'un époux,
» Nous verrons votre sœur aînée. »
Car sa sœur ajoutait tout bas :
« Et moi je ne l'oublierai pas :

» Sœur novice,
» Dieu vous bénisse ! »

De la symbolique agonie
Les cloches ont sonné le deuil,
Et l'auguste cérémonie
Comptait maints pauvres sur son seuil.
On voyait d'un naïf orgueil
Rayonner leur face jaune,
Et tous murmuraient triomphants :

« Une de plus pour nos enfants,
» Sœur novice,
» Dieu vous bénisse ! »

DANIEL D'O.

REVUE MUSICALE

LE ROI L'A DIT, opéra comique de MM. Edmond Gondinet & Léo Delibes.

ENFIN voici donc un opéra-comique de la bonne école, gai, simple, spirituel & amusant, écrit sans avalanches de notes, avec bon sens & bon goût ! C'est un fruit rare que nous savourons avec délices, après avoir eu si longtemps le palais saturé de substances au piment.

L'élément artistique de nos jours a perverti le dilettantisme, comme l'élément social a perverti le sens religieux ; tout s'est décomposé en nous, intelligence & cœur. Nous nous sommes trouvés dans l'état des anémiques dont le sang appauvri n'a plus de principe vital & qui, s'accrochant à la vie, malgré la maladie qui les dévore, cherchent une nourriture excitante pour réveiller leur appétit.

Alors apparaît chaque jour une foule de pièces de théâtres dont les acteurs de tréteaux d'autrefois se fussent à peine contentés. Des lazzi obscènes, des libretti qu'il est impossible de raconter, des scènes scandaleuses, des chansons impossibles & tout un fratrias d'inepties poivrées, se revêtant du faux titre d'opérettes ou d'opéras-comiques. Et l'on appelle cela de la gaieté gauloise, de la verve satirique, de la peinture de mœurs. Oh ! quelles mœurs alors soufflent l'inspiration des compositeurs & des poètes !

Cette fois, nous assistons à un opéra-comique d'allures vives & fringantes. Le rire n'y donne pas un démenti à la tenue convenable du geste & de la parole, il est franc & de bon aloi ; si le sentiment n'y a pas de part, la gaudriole ne le remplace jamais. Les situations & les personnages sont comiques & nullement choquants.

Madame de Maintenon adore une charmante perruche dont Louis XIV lui a fait don. Un beau matin, l'oiseau, qui veut courir les aventures, quitte la maison & prend son vol. Grand émoi & grasse récompense à qui rapportera la transfuge. Gens de la cour & gens de la ville rivalisent de zèle dans leur recherche. Hélas ! le trésor est introuvable ! Plus heureux que les autres, le marquis de Moncontour l'aperçoit, l'attire, s'en empare & l'apporte à la favorite. Pour reconnaître ce service,

madame de Maintenon, après mille chauds remerciements, promet au marquis de le présenter au roi. Joie immense du vieillard qui se voit déjà premier chambellan du monarque. Le jour de l'audience est arrivé, le marquis, tout fier d'un tel honneur, cherche dans sa cervelle aux abois ce qu'il va dire à Louis XIV, & comment il répondra aux questions du prince. Sa tête est en feu, ses membres tressaillent, il a le vertige. Enfin l'heure a sonné, le futur courtisan se met sous les armes ; il est introduit. Quelques paroles bienveillantes servent de début à la séance. A chaque mot tombé de la lèvres royale, Moncontour recule en se courbant jusqu'à terre.

« Vous avez un fils ? lui dit le roi.

— Sire...

— Je le sais.

— Oui, oui, Sire, j'ai un fils.

— Eh bien, ajoute Louis XIV, présentez-le-moi, je me charge de son avenir.

— Oh ! Sire ! »

Le roi se lève, l'audience est terminée. Le marquis semble baiser la terre, tant il multiplie les courbettes ; il renverse quelques chaises & gagne la porte.

Et malgré tant d'honneur, malgré tant de joie, Moncontour a le visage sombre & l'œil inquiet. Pourquoi ? C'est qu'il a quatre filles & qu'il ne possède pas le moindre héritier mâle, mais aussi comment répondre au Roi-Soleil, qui doit tout savoir, qu'il n'a pas de fils, quand Sa Majesté lui a dit qu'il en avait un ? & le jour où le mensonge sera découvert qu'advient-il ? Le marquis tremble à cette seule pensée ! Il consulte sa femme, il consulte ses amis, il consulte tout le monde. Mitton, le grand Mitton, le savant professeur de belles manières, a une inspiration sublime.

« Le roi l'a dit, s'écrit ce dernier, donc vous devez avoir un fils. Eh bien ! moi, je vous en improviserai un ; je lui donnerai des leçons de savoir-vivre, je le façonnerai au beau langage.

— Vous ferez ce chef-d'œuvre, ô puissante intelligence !

— Je ferai ce miracle, mon digne ami, n'en soyez

pas en peine, je me charge de l'affaire; dans quelques jours, vous aurez un héritier du plus beau calibre. »

En effet, Mitton fait choix d'un jeune & beau gars du nom de Benoît, qui doit prochainement épouser mademoiselle Javotte. De suite, Benoît est affublé du titre de comte & revêtu de splendides habits, puis les grandes révérences par devant, par derrière & de côté, commencent son éducation. Après, viennent les jolies manières, la noblesse du maintien, la grâce du langage & l'art souverain de poser élégamment sa perruque, le tout saupoudré d'un air vainqueur qui donne du sel à ces hautes perfections. Mais ce n'est pas tout encore; un homme de cour doit savoir manier l'épée, manier un cheval rétif & plonger dans un fleuve sans se noyer.

C'est plaisir de voir comme le bon grain pousse dans un terrain fertile! les progrès sont effrayants, l'élève a dépassé le maître. Transformé par Mitton, le futur de Javotte devient un seigneur accompli. Il fait des dettes, bâtonne les fournisseurs, ouvre à tous battants les portes du castel de Moncontour. Il y donne des bals, des soupers, des fêtes champêtres, & le pauvre marquis, tout en payant ces énormes dépenses, fait une très-piteuse mine. Il s'en plaint, il se désole, il déclare que les choses ne peuvent durer ainsi. Une idée subite vient à Mitton, le génie de la maison. C'est un stratagème hardi; mais dans de telles aventures, il faut avoir de l'audace. Un matin, le bruit se répand que le comte Benoît vient d'être tué dans un duel. La sinistre nouvelle passe & grossit de la ville à la cour, elle arrive jusqu'au roi :

« Vous ne savez pas, dit-il à ses courtisans, le comte Benoît est mort. Pauvre garçon! J'avais l'intention de le protéger. »

Et chacun de répéter :

« Le comte Benoît est mort, le roi l'a dit! »

Donc, le grand seigneur a cessé de vivre. Benoît sans titre, Benoît tout court lui succède sans bruit. Autres habits, autre langage. Le brave garçon en prend facilement son parti. Il commençait à trouver la livrée lourde pour ses épaules. Javotte le regarde d'un œil tendre, Benoît en est tout ému, c'est dire que le mariage s'accomplit.

Ainsi finit l'histoire.

Monsieur Gondinet, en homme de beaucoup d'esprit, a donné à ce thème léger des développements infiniment comiques qui n'en altèrent pas le bon goût. Monsieur Léo Delibes, auteur de la partition, a suivi son confrère avec un art merveilleux dans toutes les péripéties de l'ouvrage.

Aussi le public l'a-t-il accueilli avec les plus chaleureux témoignages de sympathie.

L'auteur de *la Source* & de *Coppélia* avait déjà donné la mesure de son talent. Il y a dans la partition du *Roi l'a dit*, une distinction soutenue qui nous ramène aux bonnes traditions d'autrefois. La mélodie y est élégante & ingénieuse, les accompagnements sobres & bien conduits.

L'introduction est le morceau des révérences qui amuse singulièrement l'auditoire. La marquise, ses quatre filles, Javotte & Pacôme, répondent en imitant tous les salamaleds dont Mitton est le grand professeur. Puis vient la marche originale de la chaise à porteurs, qui certes fera son chemin dans le monde.

Les couplets du maître à danser :

Courez à votre sonnette,

sont d'un comique étourdissant.

Puis vient un joli duo entre Benoît & Javotte, dans lequel le musicien a introduit une chanson très-mélodique :

Je buvais dans le creux de la main de Javotte.

Le refrain piquant de cette dernière :

J'aime mieux Nicolas,

est plein de sel attique.

On passe alors au trio que chante Benoît avec les deux petits marquis ses beaux-frères, & qui se termine par un ensemble syllabique du plus entraînant effet.

Ce morceau est infiniment remarquable de style, de facture & de détails. C'est sans contredit un des joyaux de la partition.

La situation change; nous sommes en pleine fête. Il se déroule alors sous le bruit incessant des bravos du public, une chanson, un menuet & une ronde, suivis des stances rythmées du marquis, célébrant la gloire de ses aïeux. Tout cela, en y comprenant le final, est véritablement charmant d'entrain, de mouvement & de coloris.

Porter l'épée est agréable,

est une chanson que dit Benoît avec une fanfaronnade très-grotesque. Puis surviennent deux couplets de mademoiselle Chapuy, couronnés d'une vocalise vivement arpeggiée. Et enfin les deux quatre :

Tout le monde est d'accord,

qui terminent la partition.

Nous le répétons : voici un opéra comique qui devrait faire école. Il rappelle ces sortes d'ouvrages d'autrefois dont les modernes se croient le droit de se moquer & qui nous ont laissé de si bons souvenirs. Il est à la fois spirituel, mélodique & amusant. Peut-être donnera-t-il l'élan aux jeunes compositeurs dans une voie qu'ils auraient tant d'intérêt à suivre.

Rien de vulgaire ne s'y mêle à la gaieté. Il ne s'y trouve ni longueur ni remplissage. On dirait que l'auteur de *la Source* a repoussé l'écume des œuvres à la mode pour ne garder, dans sa création nouvelle, qu'une substance dégagée d'argile qui compose toute œuvre de bon goût, de bon style & de bonne facture.

MARIE LASSAVER.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ainsi, Florence, tu me permets de te parler encore horticulture ? & mes jardins sur la fenêtre ne t'ont pas trop déplu ?... Tant mieux mille fois, mignonne, c'est si charmant, les fleurs ! & il sied si bien aux femmes de s'en occuper !...

Voyons, de quoi avais-je dit que je t'entretenais aujourd'hui ?

De la culture des pensées, d'abord... Sais-tu, chère, que pour qu'une pensée soit réellement belle, on l'exige, à présent, d'une forme parfaitement ronde, bien droite sur sa tige & ombrée d'une nuance très-foncée sur un fond très-clair ? Moi, je l'ignorais complètement & ne me préoccupais, quand je me trouvais en face d'un massif de ces jolies fleurs, que d'observer l'expression différente de leurs *physionomies* — car les pensées ont de véritables *physionomies*, Florence... L'as-tu déjà remarqué ? — Les unes sourient, les autres ont l'air renfrogné ; celles-ci semblent pleurer, celles-là ont une figure de mauvaise humeur... Vrai ! c'est on ne peut plus amusant à regarder...

Pour en revenir à la culture de ce genre de plantes, on peut obtenir, en s'amusant, de très-belles variétés de pensées. Par exemple, c'est au mois d'août & non au printemps qu'il faut faire ses semis.

Les pensées semées au printemps, quelque soin que l'on ait de les arroser pendant les grandes chaleurs de l'été, fleurissent mal & sont sujettes à une maladie qui rend tout le vert de leurs feuilles blanchâtre. En même temps, les tiges s'allongent, les fleurs diminuent, se déforment & l'espèce est bientôt tout à fait dégénérée. Tandis que quand on a soin de prendre des graines provenant de pensées de premier choix & qu'on les plante au mois d'août — soit en pot, soit en caisse ou plate-bande, — dans une bonne terre, mêlée à parties égales de terre de jardin & de terreau de couche ; quand on les arrose souvent, en leur donnant peu d'eau à la fois ; quand on a soin de les pré-

server du soleil trop ardent, on obtient une première floraison à la fin de l'automne.

Dans cette floraison, on choisit les plus belles, & on les laisse porter graine pour l'année suivante ; puis, avec celles qui restent, on forme plusieurs touffes en transplantant trois ou quatre pieds de pensées à la fois, dans des pots où elles passeront l'hiver, & s'empresseront de refleurir au printemps, pour durer tout l'été suivant ; ce qui n'arriverait nullement si tu les laissais s'épuiser à monter en graine !

Je t'ai promis maintenant de t'apprendre la manière de donner à un pied de réséda ordinaire la forme d'un petit arbuste.

En Hollande & en Belgique, on voit énormément de résédas cultivés de la sorte ; & c'est vraiment délicieux pour les jardinières d'appartement.

Sème cinq ou six graines dans un pot & ne conserve qu'une seule tige — celle du milieu — de toutes les pousses qui sortent de terre.

Mets un petit tuteur à ce brin unique ; aussitôt que ce brin aura fleuri, coupe-le sans pitié, afin qu'il ne puisse porter graine. Tu seras bientôt dédommagée de ton sacrifice par de nouvelles pousses qui sortiront des feuilles placées plus bas. Par exemple, il te faudra encore les supprimer au fur & à mesure, n'en laissant que trois ou quatre en haut, afin de forcer le réséda à s'élever. Aie soin aussi, pendant ce temps, de tenir ta plante bien chaudement & de l'arroser deux ou trois fois chaque jour.

En deux mois, ton réséda, ainsi *dorloité*, sera presque devenu un arbuste qui te donnera des fleurs le reste de l'année, à la condition toutefois que tu ne laisseras jamais ces fleurs monter en graine ! Bien mieux, il pourra vivre de douze à quinze ans & fleurir tous les ans de la sorte, sur sa tige devenue ligneuse.

Les horticulteurs belges, pour donner à la tête des résédas en arbre une forme régulière, atta-

chent les diverses branches, autour d'une mince baguette d'osier ou d'une baleine pliée en forme de cerceau. De plus, chaque fois qu'ils taillent les pousses déflourées du réséda, ils mettent ce dernier à l'air.

Passons maintenant sans transition, à une culture non moins intéressante, celle de la violette double. Tu avais toujours cru jusqu'ici, n'est-ce pas, Florence, que cette charmante petite violette qui cache avec tant de pudeur sa tête odorante sous ses feuilles vertes, ne se déciderait, pour rien au monde, à s'étaler au grand jour, ni plus ni moins qu'un poirier ou un pêcher en *espalier*?... Eh bien, détrompe-toi, ma chère! — L'ami du père de Thérèse, ou plutôt son guide habituel, l'auteur du *Jardinage à la fenêtre*, est arrivé à ce résultat en palissant les violettes doubles comme on le fait pour les œillets, c'est-à-dire en les attachant contre un léger treillage, en éventail, adapté au pot dans lequel on les cultive. Et le plus joli de la chose, c'est qu'elles se complaisent à cette existence si en dehors des habitudes de leur race, les petites coquettes!... Et qu'elles s'épanouissent avec une exubérance de coloris & de parfums qui double, il faut bien en convenir, les attraits modestes que le bon Dieu leur a donnés.

Donc, pour obtenir des violettes en espalier, tu rempliras un pot assez grand de bonne terre de jardin, plutôt forte que légère, mais sans mélange de terreau; puis tu y planteras une belle touffe de violettes doubles.

A mesure que les tiges rampantes de ce pied se développeront, relève-les et fixe-les à ton treillage. Les tiges ainsi attachées ne tarderont point à en donner de nouvelles, que tu fixeras de même au treillage, lequel treillage sera bientôt complètement recouvert de feuillage; puis les fleurs arriveront en abondance, & cet espalier embaumé produira, sans discontinuer, violettes & boutons, pendant au moins six semaines... sans compter que la tige principale finira par devenir ligneuse, ce qui te permettra de conserver indéfiniment ton pied de violettes doubles.

Je t'ai dit encore, je crois, que l'ami de monsieur T... m'avait appris à faire des boutures; ce que j'ai trouvé aussi facile qu'amusant.

Ainsi, par exemple, tu désires multiplier un chrysanthème de la Chine? — ce qui, entre parenthèses, produit un effet ravissant mêlé à des touffes de géraniums, soit en caisses-plates-bandes, soit dans un jardin grand ou petit!

Eh bien, il te suffit de planter un ou plusieurs petits bouts de rameaux, soit de chrysanthème, soit de géranium, dans un pot plein

de terre de bruyère, mêlée seulement d'un quart de terreau. Tu exposes ensuite ce pot au midi, en l'abritant bien d'un verre — dont tu enfonces les bords dans la terre à la profondeur d'un centimètre environ — afin d'isoler le plus possible la bouture de l'air extérieur, qui l'empêcherait de s'enraciner & la desséchait.

Il faut avoir l'attention de tenir la terre dans laquelle est plantée la bouture, constamment humide, en l'arrosant fréquemment, mais modérément chaque fois.

Quand les rameaux enfouis de la sorte commencent à grandir & donnent de nouvelles feuilles, soulève un peu les verres qui t'ont servi de cloche; puis, au bout de quelques jours, enlève-les tout à fait; les boutures sont déjà assez enracinées pour se passer de cet abri, sans crainte de périr. Attends encore quelques jours, & enfin transplante chacune de tes boutures dans un pot séparé.

Les boutures de chrysanthèmes de Chine réussissent tout l'été; pour celles de géraniums ou pélargoniums, il vaut mieux choisir le printemps ou la fin de l'été.

Si tu aimes les lauriers-roses, je vais t'apprendre, pour finir, comment on les multiplie.

Comme ils s'enracinent très-difficilement, il ne suffirait point, pour en faire des boutures, de les mettre en terre par la méthode que je viens de te dire; il faut, après avoir pris au laurier-rose la pousse que tu veux replanter — ce qu'on doit faire seulement après la floraison — plonger cette pousse dans une bouteille d'eau, que tu placeras sur une fenêtre exposée au midi.

Bientôt la pousse s'augmentera de racines blanches, minces & fibreuses; tu la retireras alors de l'eau & la planteras comme à l'ordinaire; très-sûrement, elle reprendra, si tu la mets en terre de bruyère tenue très-fraîche en l'arrosant trois ou quatre fois par jour, pendant une quinzaine environ. Il ne te restera ensuite qu'à laisser croître en paix ton laurier, qui continuera à se développer tout seul comme une plante bien venue & bien portante qu'il est. Je crois même pouvoir t'assurer que l'année suivante, ce sera un beau jeune laurier, qui te prodiguera ses fleurs rose vif & son parfum d'amande.

Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ma science, amie Florence? Elle n'est pas mienne, malheureusement! Mais ce qui est bien ma propriété, — & une propriété que je revendique hautement! — c'est, ma très-chère amie, ma vieille affection pour toi, & mon vif désir de t'être agréable selon les petits moyens que le bon Dieu a mis à ma disposition.

JEANNE.

MODES

La mode est toujours aux costumes de deux teintes. Ce qui constitue l'élégance actuelle, c'est bien plus l'assortiment & l'harmonie des objets composant l'ensemble d'une toilette, que leur richesse. Aussi, à moins d'un heureux hasard, est-il très-difficile d'organiser un costume entier, seulement avec ce que l'on possède. Il est cependant possible d'utiliser une ancienne robe si elle est en étoffe unie; on s'en servira pour faire le jupon, les ornements du corsage ou pardessus & quelquefois un gilet. Il faudra avoir soin de bien assortir, comme couleur, le chapeau & le reste de la toilette.

La grenadine noire, qu'elle soit unie, rayée ou brochée, n'est réellement jolie que sur du taffetas noir; on peut, à la rigueur, la porter sur des jupons de soie d'autres teintes que le noir, mais toujours de couleurs unies.

Le modèle suivant, excessivement joli, peut servir de toilette de dîner & de soirée; je l'ai vu porté par une femme d'un certain âge, mais il convient également à une personne jeune.

Le corsage montant est ouvert. Il est en soie noire, ainsi que le jupon, qui a sept volants par derrière & deux par devant. Ceux de derrière sont froncés, les deux du devant sont plissés.—Petite jupe en grenadine de soie noire, formée d'un devant qui vient se nouer derrière avec deux longs pans. Cette jupe & ses pans sont ornés de deux entre-deux de dentelle noire assez hauts & d'une dentelle posée au bord, le tout brodé de fines perles de jais. — Sur le corsage, petit fichu composé des mêmes ornements brodés de jais. — Boucles d'oreilles, collier & peigne de jais. — Coiffure de dentelle noire, retenue par des étoiles de jais. — Bouquet de roses de côté. — Éventail de dentelle noire, pailleté de jais.

Les tailles tendent beaucoup à s'allonger, & les bouffants des jupons de dessous sont très-reportés en arrière.

Pour la campagne & les bains de mer, les costumes se font assez courts, tandis que les costumes habillés restent longs.

Les dolmans d'été sont un peu raccourcis, sauf les manches. Quelques-uns sont cintrés. On les fait souvent pareils aux costumes, plus ou moins ornés ou brodés. Les mantelets à la vieille sont aussi très en vogue. Pour les jeunes filles, la petite veste anglaise domine.

L'ornementation des chapeaux tournera, si l'on n'y prend garde, à l'exagération. On en voit qui sont de véritables édifices, qu'il faut se garder d'imiter.

Les couronnes de fleurs, dans des limites raisonnables, sont une garniture charmante & très-seyante.

Les chapeaux de voyage s'ornent très-simplement : un voile de gaze enroulé autour de la calotte. La gaze blanche rend le chapeau plus élégant.

Les polonaises de batiste linon écrue se mettent sur des jupons de soie noire; on les brode de différentes manières. Le bord est généralement garni d'une guipure de fil écu ou d'un effilé de fil plus ou moins à jours, avec ou sans glands de fil de couleur, rappelant la broderie.

Il y a de ces polonaises en batiste, à raies à jours; quelques-unes sont entièrement brodées au crochet, de dessins courants, soit en blanc ou couleur sur couleur; d'autres sont brodées en coton de couleur. C'est charmant en coton bleu de ciel. On les relève avec des rubans de moire ou de faille bleu pâle.

La percale est très-employée actuellement. J'ai remarqué différents modèles que je vais décrire.

Un de ces costumes est à raies moyennes, rose & blanc; c'est jeune & frais.

Le jupon a six volants en droit fil : trois ourlés & plissés, alternés par trois autres, froncés & festonnés au point de rose. La dent est assez grande; elle est allongée & festonnée deux fois : l'une en coton rose dans l'intérieur, et l'autre en coton blanc au bord de la dent.

Petite jupe avec deux volants, l'un plissé, l'autre festonné & froncé. — Corsage plat. — Petit mantelet à capuchon simulé; le tout garni d'un seul volant froncé & festonné. Le capuchon est retenu deux fois par un nœud de ruban rose à bouts assez longs. — Capeline de faille recouverte de mousseline blanche, avec velours noirs & roses.

Ombrelle canne en percale blanche doublée de rose. — Bottines de chevreau glacé noir, piquées de blanc. — Gants de Saxe.

Un autre costume de percale, gris & bleu.

Sur le jupon, un haut volant plissé; trois gros plis de satinette gris uni, trois autres de percale rayée bleu & blanc. La petite jupe est en percale rayée avec un bord de 25 centimètres en satinette grise. — Petite veste cintrée & croisée à raies bleues & blanches; large bord gris tout autour. — Grand col, revers & parements des manches en satinette grise. — Boutons de percale rayée. — Chapeau marin en paille grise avec plumes de même teinte.

Le modèle suivant est en toile écrue. Il est tout uni & se compose d'une jupe très-longue par der-

rière, ort relevée de côté, puis d'une petite veste toute droite, fendue trois fois. Sur chaque basque, une petite poche simulée est retenue par trois boutons de nacre. Cette veste se boutonne au cou sous un petit col arrondi, & ouvre devant sur un gilet de foulard marron.

Le jupon est aussi en foulard marron; il pourrait être, ainsi que le gilet, simplement en alpaga; il a un volant en biais, surmonté de deux bouillons, un peu tendus, avec une petite tête froncée.

Chapeau marin en paille marron, bordé de faille. Voile de gaze enroulé autour de la calotte & retenu de côté par un petit nœud. Ombrelle de toile écrue, doublée de marron. — Cravate de soie marron. — Gants de Suède. — Bottines de peau mordanée.

Je termine la série de mes modèles d'aujourd'hui par la description d'une toilette de cachemire que j'ai trouvée très-distinguée.

Le jupon est en cachemire bleu de ciel. Il a deux volants de cachemire en biais, surmontés chacun d'un autre volant à tête, plissé à plat, en soie d'un bleu encore plus pâle.

Polonaise de cachemire ornée d'un volant de soie plissé de même. — Manches assez larges. — Gilet de soie bleu pâle; nœuds en faille du même bleu aux manches; dans le dos, & pour relever la polonaise par derrière & de chaque côté, les trois nœuds très-rapprochés.

Chapeau de paille noire, forme haute & un peu pointue. Guirlande de roses roses de deux teintes, tournant tout autour. Nœud de velours noirs à longs bouts tombant sur les cheveux.

La toile à blouse gros bleu fait des costumes solides, & habilie parfaitement bien les jeunes filles & les enfants.

Il y en a de faits très-simplément, le jupon ayant un haut volant plissé. — Polonaise avec grand col, garnie d'un petit volant de broderie anglaise. — Ceinture de cuir, boucle & boutons de nacre. — Chapeau de toile cirée. — Ruban noir à longs bouts.

La même toile gros bleu fait, pour petite fille, des costumes ravissants. Le bord de la jupe, à la hauteur de 25 centimètres, est entièrement brodé en coton blanc, dessin de broderie anglaise, avec grosse marguerite au plumetis.

Le petit paletot, ainsi que le grand col carré, a une broderie semblable de 5 à 10 centimètres. — Petit chapeau blanc, paillason anglais, orné de ruban gros bleu.

Il y a encore d'autres costumes d'enfant, en toile écrue & en nankin brodés également sur l'étoffe, qui sont d'un fort joli effet.

Large ceintures de cachemire rouges ou bleu de ciel.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Costume en toile d'Oxford. La jupe est ornée, devant, de bouillonnés en long, séparés par des rubans de couleur qui sont surmontés d'un petit nœud; le tour de la robe est ornée de cinq volants garnis de dentelle & d'entre-deux de la nuance de la robe; le tablier, qui est garni de dentelle écrue, se termine par deux grandes pointes que l'on noue derrière avec deux pointes en taffetas de couleur; ces quatre pointes sont nouées en deux nœuds, en passant une pointe écrue & une pointe de couleur l'une dans l'autre, & forment le pouff. — Le corsage est à basque avec nœud de deux couleurs à la taille. — La manche est ornée dans le bas de deux bouts croisés, de deux couleurs. — Ruche Médicis en tulle avec nœud en crêpe de Chine. — Manche assortie. — Chapeau en paille relevé des côtés, bordé de velours; le dessus est orné de fleurs des champs & de rubans de moire. — Ombrelle de baste doublée de soie avec volant.

Deuxième toilette. — Robe en foulard de deux tons; le devant est orné de larges biais garnis, en alternant, un petit biais foncé & un plissé foncé; on met un bouton de chaque côté du biais. — Le tour de la robe est orné d'un grand volant dont la tête est doublée de nuance foncée; le volant est plissé à larges plis creux;

dans l'espace qui sépare chaque pli, on pose une ruche formant trois coquilles de nuance claire, doublées de nuance foncée. — Le corsage, qui forme tunique, a un gilet de nuance foncée; le devant de la tunique s'ouvre avec des revers rejetés très en arrière, rejoignant deux longs pans qui sont le prolongement du petit côté du dos; ces pans se terminent par de larges pointes se réunissant derrière, & sont retenus par un nœud de nuance foncée. On forme le pouff en faisant bouffer le haut de la jupe entre les deux longs pans du corsage. La jupe est taillée très-longue derrière, afin de retrouver la longueur nécessaire pour le pouff; le dos du corsage est terminé par une petite basque doublée de nuance foncée; elle est plissée à deux gros plis & remonte sur le dos; la manche est ornée dans le bas d'un volant doublé & plissé à gros plis. — Chapeau en paille avec bords relevés tout autour; torsade en rubans de faille de deux tons; dentelle formant draperie; bouquets de roses sur le côté.

Costume de petit garçon de quatre à cinq ans. — Blouse plissée en coutil blanc; le devant est plat, orné de deux rangées de boutons & de deux gros plis de chaque côté en dehors des galons. — Pantalon demi-large pareil à la blouse, fermé au genou par des boutons. — Ceinture en velours ou en cuir noir. — Chapeau

marin en paille, orné d'un velours. — Bottines en chevreau.

GRAVURE DE CONFECTIONS

du magasin de Pygmalion
Rue de Rivoli & boulevard de Sébastopol.

1, *Toilette de matinée*. — Robe en toile de lin ; devant brodé de forme princesse, dos ajusté, jupe froncée à la taille. — Coiffure en mousseline avec draperie formant voile derrière, entre-deux & dentelle en guipure ; sur le haut de la tête nœud en moire avec pans, petit nœud sur le côté.

2, *Dolman* en laine tissu fantaisie blanc & noir, avec revers formant capuchon ; le devant forme mantelet ; le dos est à basque fendue, il est orné de petits biais en faille & de boutons en métal oxydé.

3, *Mantelet* en cachemire, orné de guipure & d'entre-deux en guipure ; capuchon doublé en soie, plissé à gros plis en cascade, nœud en moire.

4, *Capeline* cachemire soutachée, ornée d'effilé. — Diadème plissé avec traverse en ruban, nœud posé sur le sommet de la tête ; en dessous du plissé, gros pli creux à la pèlerine, arrêté par un nœud.

5, *Capeline* en cachemire bordé de satin ; capuchon bachelick avec petits nœuds de satin, coquillé bordé de satin sur le haut de la tête ; pèlerine à pointe avec pans rejetés en arrière ; gland en soie.

SIXIÈME CAHIER

Voile de fauteuil, troisième carré. — Garniture guipure Richelieu. — H. H. avec guirlande. — Fraise en dentelle. — Veilleuse. — Garniture. — Rachel. — Petit pouff. — Marguerite. — Voile de fauteuil. — Écusson

avec T. D. — Pardessus festonné. — Tunique. — Nœud pour fraise de deuil. — Manche assortie. — Polonoise. — Soufflet essuie-plumes. — Écusson avec Anne. — Ombrelle. — Entre-deux dentelle Renaissance. — Voile de fauteuil. — Bannière guipure Richelieu. — Ornement pour jupon. — V. Q.

PLANCHE VII

1^{er} CÔTÉ

Collet.

Col ouvert avec plissé.

Manche assortie.

2^e CÔTÉ

Corsage avec tablier, toilette de jeune fille (gravure du 1^{er} juillet).

GRANDE PLANCHE D'ALPHABETS

ALPHABET POUR TRAP, plumetis & feston.

Ces mêmes lettres pourront être employées pour taie d'oreiller, ornée d'un simple feston.

ALPHABET POUR TAIE D'OREILLER. Feuilles & glands de chêne, plumetis & cordonnet.

ALPHABET POUR LINGE DE TABLE, plumetis, cordonnet & pois.

Ces lettres peuvent être modifiées de deux manières : 1^{re} supprimer les fleurettes & feuilles, prolonger le trait droit & la ligne de pois à la place où ils sont interrompus par les fleurettes ; 2^e supprimer aussi les pois & ne réserver que le travail au plumetis.

ALPHABET POUR MOUCHOIR, plumetis & cordonnet ; la lettre simple, sans les fleurettes & le cordonnet, servira également pour mouchoir ou pour objets de trousseau ; la petite fleurette peut être remplacée par un groupe de pois.

ÉNIGME

De l'Océan, miniature,
Je contiens en mon sein maint et maint habitant,
Dont l'ingénieuse structure
Fait admirer le Tout-Puissant,
Qui sut créer avec tant d'excellence
Le grand astre et l'atome infiniment petit.
Moi, montrant ce que peut l'humble persévérance,
Bien faible, avec le temps je creuse le granit.
Tels sont mes attributs, alors que fraîche et pure
Je ne sors pas de l'état de nature ;
Mais, par un art perfide on me change en poison,
Funeste à la santé tout comme à la raison.
Enfin, entre les maux que déchaîna Pandore,
Je suis des plus cruels ; je hante les palais ;
L'oisif, l'intempérant, tombent dans mes filets :
Sobre et laborieux, sous le chaume on m'ignore.

MOSAÏQUE

SAINTS AMIS DES OISEAUX.

I

Un jour saint Malo, en travaillant à la terre, se sentit accablé de chaleur. Il quitta son froc, qu'il suspendit à la branche d'un chêne, & reprit sa bêche. Un roitelet vint pondre un œuf dans le capuchon qu'il prit sans doute pour un trou à nicher. Le solitaire en fut ravi, & il se mit en prière pour remercier Dieu. Il laissa son froc sur l'arbre; l'oiseau pondit six autres œufs à côté du premier, les couva, les fit éclore & éleva sa petite famille.
(Bulletin de la Société protectrice des animaux.)

Je pense qu'on a perdu beaucoup de jeunes

âmes pour leur avoir fait une éducation religieuse trop molle & ne les avoir préparées ni aux luttres, ni aux sacrifices qui les attendent.

OZANAM.

Il faut répandre dans la jeunesse l'amour de Jésus-Christ, l'amour de l'Église, l'amour du travail, de la vertu, de la dignité personnelle.

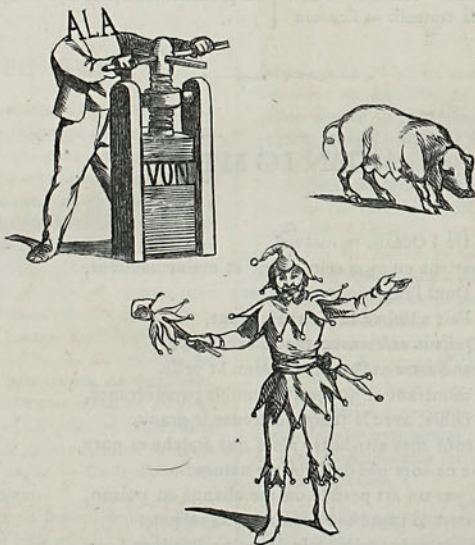
LACORDAIRE.

Il est mort bien des hommes par le tranchant de l'épée, mais il en est mort encore davantage par leur propre langue.

Ecclésiaste.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Qui a métier a rente.

RÉBUS



1659 Paris. — Typ Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Nº 3899.

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Juillet

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

*Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain 42.
 Passermenteries des Galeries de Choiseul, Rue N. des Petits Champs, 36.
 Machines à Coudre de la Silencieuse, Rue de Richelieu, 30.*

Ayuntamiento de Madrid





N° 3899, bis

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS
 Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Juillet

*Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.
 Passementeries des Galeries de Choiseul, Rue des Petits Champs, 36.
 Machines à Coudre de la Silencieuse, Rue de Richelieu, 30.
 Confections des magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.
 Jupons et Corsets de M^{lle} de Vertu 57^e Rue de la Chaussée d'Antin, 27.*

